



City Research Online

City St George's, University of London

Citation: Susen, S. (2012). Une sociologie pragmatique de la critique est-elle possible? Quelques réflexions sur « De la critique » de Luc Boltanski. *Revue Philosophique de Louvain*, 110(4), pp. 685-728. doi: 10.2143/RPL.110.4.2182865

This is the accepted version of the paper.

This version of the publication may differ from the final published version. To cite this item please consult the publisher's version.

Permanent repository link: <https://city-ref-test.eprints-hosting.org/id/eprint/18832/>

Link to published version: <https://doi.org/10.2143/RPL.110.4.2182865>

Copyright and Reuse: Copyright and Moral Rights remain with the author(s) and/or copyright holders. Copies of full items can be used for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes without prior permission or charge, unless otherwise indicated, provided that the authors, title and full bibliographic details are credited, a hyperlink and/or URL is given for the original metadata page and the content is not changed in any way. For full details of reuse please refer to [City Research Online policy](#).

Une sociologie pragmatique de la critique est-elle possible?

Quelques réflexions sur *De la critique* de Luc Boltanski

Simon Susen

RÉSUMÉ — L'objet principal de cet article est de discuter de manière approfondie le dernier ouvrage de Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. À partir d'une analyse textuelle détaillée de ce livre, cet article passe au crible les forces et les faiblesses de «la sociologie pragmatique de la critique» développée par Boltanski. L'étude est divisée en deux parties. La première examine cinq forces significatives de *De la critique*: (1) sa réflexion sur les tâches normatives de la *théorie critique*; (2) son interprétation de la fonction structurante des *institutions*; (3) sa mise en exergue du rôle de justification de la *critique*; (4) son souci de prendre en compte la nature adaptative de la *domination*; et (5) son insistance sur le potentiel libérateur de l'*émancipation*. Suivant la même structure thématique, la seconde partie réfléchit sur les défauts et les limitations de *De la Critique*: (1) son échec à fournir des fondations normatives solides à la théorie critique; (2) sa conception des institutions marquée par son imprécision terminologique, sa myopie analytique et son caractère spéculatif; (3) son approche non systématique de la relation multidimensionnelle entre les formes ordinaires et les modes scientifiques de la critique; (4) son manque d'attention à la constitution polycentrique des relations de pouvoir dans des sociétés hautement différenciées; et (5) sa compréhension réductrice de l'émancipation humaine.

ABSTRACT — The main purpose of this article is to provide an in-depth discussion of Luc Boltanski's *On Critique: A Sociology of Emancipation*. On the basis of a detailed textual analysis of this book, the paper offers a fine-grained account of the strengths and weaknesses of Boltanski's «pragmatic sociology of critique». The study is divided into two parts. The first part examines five significant strengths of *On Critique*: (1) its engagement with the normative tasks of *critical theory*; (2) its insights into the structuring function of *institutions*; (3) its emphasis on the justificatory role of *critique*; (4) its concern with the adaptable nature of *domination*; and (5) its insistence upon the empowering potential of *emancipation*. Following the thematic structure of the previous investigation, the second part reflects upon the flaws and limitations of *On Critique*: (1) its failure to provide solid normative foundations for critical theory; (2) its terminologically imprecise, analytically short-sighted, and insufficiently differentiated conception of institutions; (3) its unsystematic approach to the multi-layered relationship between ordinary and scientific forms of critique; (4) its lack of attention to the polycentric constitution of power relations in highly differentiated societies; and (5) its reductive understanding of human emancipation.

INTRODUCTION

Dans la littérature sociologique contemporaine, qu'elle provienne du monde francophone¹ ou des espaces germanophone² et anglophone³, l'œuvre de Luc Boltanski est désormais largement reconnue comme une contribution majeure aux sciences sociales, dont la valeur et l'influence se manifestent par l'introduction d'un nouveau paradigme: celui de la *sociologie de la critique* ou, comme l'ont qualifié récemment non seulement ses détracteurs et ses défenseurs mais encore l'auteur lui-même, celui de la *sociologie pragmatique de la critique*.⁴ Il est vrai que le concept de critique traverse l'œuvre de Luc Boltanski depuis presque ses débuts.⁵ De ce point de vue, l'intérêt de son dernier ouvrage, *De la*

¹ Voir, par exemple: Bénatouïl (1999a); Berten (1993); Bidet (2002); Caillé (1988); Corcuff (1996); de Blic (2000); de Blic et Mouchard (2000a); de Blic et Mouchard (2000b); Dodier (1991); Dodier (1993); Gadrey, Hatchuel, Boltanski et Chiapello (2001); Gautier (2001); Nachi (2006); Negri (1994); Stavo-Debaugé (2011); Thévenot (1990); Thévenot (1992); Thévenot (1998); Thévenot (2006).

² Voir, par exemple: Basaure, Reemtsma et Willig (2009); Bogusz (2010); Boltanski et Honneth (2009); Celikates (2009), spéc. p. 136-157; Dörre, Lessenich et Rosa (2009); Forst, Hartmann, Jaeggi et Saar (2009); Hartmann (2009); p. 526-527; Jaeggi (2009); Jaeggi et Wesche (2009), p. 14-15; Rehberg (2007); Schmidt (2007).

³ Voir, par exemple: Baert et Silva (2010 [1998]), p. 42-48; Basaure (2011a); Basaure (2011b); Bénatouïl (1999b); Blokker (2011); Blokker et Brighenti (2011a); Blokker et Brighenti (2011b); Borghi (2011); Callinicos (2006), p. 5, 15, 51-72 et 155-156; Chiapello et Fairclough (2002); Delanty (2011); Eulriet (2008); Fabiani (2011); Frère (2004), spéc. p. 92-93 et 97n.4; Honneth (2010); Jagd (2011); Silber (2003); Silber (2011); Stark (2009); Susen (2007), p. 7, 146n.8, 147n.31, 167n.5, 202n.89, 202n.93, 223-224, 227n.25, 228n.50, 229n.51, 229n.52, 271n.24, 319, 322 et 325; Susen (2011b), p. 370; Susen (2011c), spéc. p. 447-450, 453-456 et 459-461; Wagner (1999); Wagner (2000); Wagner (2010).

⁴ Voir particulièrement: Boltanski (1990a); Boltanski (1998); Boltanski (1990b); Boltanski (1999-2000); Boltanski (2009); Boltanski et Thévenot (1991); Boltanski et Thévenot (1999); Boltanski et Thévenot (2000).

⁵ Voir, par exemple: Boltanski (1969), spéc. p. 52-56, 83-86, 101-110 et 135-139; Boltanski (1982), spéc. p. 113-119, 298-303 et 485-489; Boltanski (1990a), spéc. p. 15-27 et 37-95; Boltanski (1990b); Boltanski (1993a), spéc. p. 91-116; Boltanski (1993b); Boltanski (1998); Boltanski (1999-2000); Boltanski (2002a); Boltanski (2002b); Boltanski

*critique*⁶, tient peut-être d'abord à l'effort soutenu qu'y fournit son auteur pour préciser quelle place exacte et quelle fonction précise occupent les opérations critiques dans l'approche sociologique systématique et originale qu'au fil des ans il a élaborée.

D'un point de vue proprement terminologique, le paradigme boltanskien associe trois notions — «sociologie», «pragmatique» et «critique» — qu'il peut être utile de distinguer.

Le premier terme — «sociologie» — nous rappelle, si besoin était, que, même si les courants intellectuels qui ont exercé une influence notable sur la pensée de Luc Boltanski brillent par leur diversité, et même si la portée de ses travaux transcende largement les frontières disciplinaires, son œuvre n'en demeure pas moins ancrée dans un champ de recherche spécifique: celui de la sociologie empirique. Des disciplines voisines — comme la philosophie, l'anthropologie, l'histoire, la linguistique, l'économie ou encore la science politique — ont certes inspiré depuis longtemps la démarche boltanskienne, et elles commencent, aujourd'hui, à être influencées en retour par cette démarche. Il n'en reste pas moins que l'arrière-plan épistémologique de son œuvre est fermement arrimé au champ et à la tradition sociologiques, ce qui implique, entre autres, qu'elle est guidée par une préoccupation concernant «la nature du social» et les phénomènes qui déterminent cette nature, ou qui sont dépendants de la constitution et de l'évolution des rapports sociaux. Aussi, ce qui intéresse essentiellement Boltanski dans le phénomène de la critique est son caractère intersubjectif: si critiquer constitue un élément à part entière de la vie humaine, la tâche du sociologue pragmatique doit être de rendre visible la nature et la fonction proprement *sociales* de la critique.

Le second terme — «pragmatique» — signale que, bien que les travaux sociologiques de Boltanski se caractérisent par une forte dimension théorique, dans la mesure où ils sont fondés sur des outils conceptuels

(2003); Boltanski (2004), spéc. p. 215-216, 252-259, 315, 319 et 327-329; Boltanski (2008), spéc. p. 79-95 et 137-178; Boltanski et Chiapello (1999), spéc. p. 50, 58-90, 241-290, 414-419, 423-500, 501-576, 579-629 et 631-640; Boltanski et Claverie (2007), spéc. p. 438-443; Boltanski, Darré et Schiltz (1984); Boltanski et Honneth (2009); Boltanski, Rennes et Susen (2010), spéc. p. 152-156 et 159-163; Boltanski et Thévenot (1983); Boltanski et Thévenot (1989); Boltanski et Thévenot (1991), spéc. p. 23-26, 30-33, 39-59, 161-199, 265-290, 291-334, 417-421 et 425-438; Boltanski et Thévenot (1999); Boltanski et Thévenot (2000); Bourdieu et Boltanski (1975); Bourdieu et Boltanski (2008), spéc. p. 9-14, 50-51 et 78-103.

⁶ Boltanski (2009).

et des présupposés philosophiques assez élaborés, ils reposent néanmoins sur la conviction qu'une tâche essentielle de la sociologie est d'étudier *les pratiques des acteurs*: dans la mesure où la société ne saurait exister sans l'accomplissement des actions quotidiennes des personnes, il n'est de sociologie possible sans l'étude systématique de ces dernières. Prétendre faire de la sociologie sans prendre en compte les pratiques ordinaires reviendrait en somme à essayer de vivre en société sans s'immerger dans l'univers de l'action humaine. La conséquence peut-être la plus notable de cette posture méthodologique sur le cadre paradigmatique proposé par Boltanski tient à l'impératif catégorique selon lequel *il faut prendre les gens au sérieux*. Ainsi, plutôt que de construire une échelle praxéologique entre «gens ordinaires» et «savants», renvoyant à une hiérarchie épistémologique entre «connaissance illusoire» et «savoir éclairé», un objectif clé de la sociologie pragmatique consiste à déconstruire l'opposition fataliste entre le «monde doxique des gens ordinaires» et le «monde scientifique des penseurs éclairés», afin de reconstruire l'unité socio-ontologique du genre humain — afin de comprendre, autrement dit, la force pragmatique qui dérive d'un ensemble de *compétences anthropologiques*, dont l'existence transcende les divisions sociales qui s'imposent à l'accomplissement de leurs pratiques. Le sociologue pragmatique s'intéresse non seulement à la spécificité, aux différences et à la pluralité des pratiques humaines mais encore, de manière plus fondamentale, au rôle universellement joué par l'action sociale quotidienne, qui résulte du fait que nous sommes *tous* des gens ordinaires.⁷

⁷ Il est néanmoins important de souligner que Luc Boltanski n'est pas le seul universitaire francophone associé au paradigme de la sociologie pragmatique. D'autres chercheurs ont eu un impact considérable sur le développement de cette approche, tels que Daniel Cefaï et Laurent Thévenot (pour ne mentionner qu'eux). Voir, par exemple: Cefaï (2003); Cefaï (2007); Cefaï et Joseph (2002); Cefaï et Saturno (2007); Thévenot (1990); Thévenot (1992); Thévenot (1998); Thévenot (2006). Sur ce point, voir aussi: Basaure (2011a); Blokker et Brighenti (2011b); Honneth (2010).

L'une des principales raisons pour lesquelles *De la critique* peut être considéré comme l'un des travaux les plus originaux parmi les apports récents de la sociologie pragmatique française, tient à ce que cet ouvrage incarne la *spécificité paradigmatique* de l'approche de Boltanski beaucoup plus clairement que ses études précédentes. Cela est dû au fait que *De la critique* se trouve profondément engagé dans trois traditions intellectuelles qui, ces dernières années, ont significativement façonné le développement de la pensée boltanskienne:

(a) *la théorie critique*, surtout eu égard aux travaux d'Axel Honneth en particulier et à la «troisième génération» de l'École de Francfort en général;

Le troisième terme à distinguer ici — celui de «critique» — manifeste en quoi la sociologie boltanskienne repose sur l'idée que le chercheur en sciences sociales se doit de considérer le monde humain comme n'étant pas simplement objectif mais toujours, et indissociablement, normatif. En d'autres termes, il faut prendre en compte le fait que le monde de la sociabilité humaine est déterminé tout autant par la normativité des valeurs que par l'objectivité des faits. La critique est, essentiellement, cette force réflexive qui permet à la personne de mettre à distance ces trois mondes d'expérience: «le» monde externe (univers objectif), «notre» monde externe (univers normatif) et «son» monde interne (univers subjectif). Dans cette perspective, chaque sujet doit être conçu comme capable, en mobilisant certaines de ses ressources cognitives, de se distancier réflexivement des différents aspects de la réalité qu'il habite. Bien que d'autres concepts jouent un rôle éminent dans l'œuvre de Boltanski — notamment ceux de «justification», «cité», «grandeur», «épreuve», «montée en généralité», «monde» et «réalité» — et bien qu'il faille se méfier de toute tentative visant à réduire l'approche boltanskienne à une formule unique, force est de constater que le concept de critique constitue, chez lui, une pierre angulaire du raisonnement. Le statut spécial accordé à cette notion tient au présupposé suivant: la principale raison pour laquelle la réalité du monde social est mise en forme par une négociation permanente au sujet de la validité des normes établies est l'existence, chez les acteurs, de compétences critiques. Il en résulte que, dans l'univers des rapports humains, rien n'est plus contingent et plus contestable que les rapports humains eux-mêmes, ou — pour être plus exact — que rien n'est plus contingent et plus contestable que la contingence historique et la contestabilité pratique elles-mêmes. Ainsi, le défi à relever pour le sociologue pragmatique consistera-t-il à déchiffrer les multiples codes et contenus de la critique la plus ordinaire. Si critiquer constitue une propriété universelle des humains, et non pas un privilège professionnel des seuls chercheurs en sciences sociales,

(b) *la sociologie critique*, notamment dans les termes de la perspective théorique développée par Pierre Bourdieu;

(c) *la théorie poststructuraliste*, particulièrement si l'on considère l'analyse multidimensionnelle du pouvoir proposée par Michel Foucault.

Comme le montrera plus clairement le reste de cet article, le profond engagement manifesté récemment par Boltanski dans ces traditions intellectuelles se retrouve dans les arguments clés présentés par *De la critique* (sur le point a, voir p. 15-37, 129-173 et 223-236; sur le point b, voir p. 39-82; sur le point c, voir p. 83-128 et 175-221).

l'opération du *dévoilement* doit être reconnue comme étant toujours susceptible d'être accomplie par les gens ordinaires *impliqués* dans la construction de la réalité à laquelle ils participent, bien plus que par des savants qui ne peuvent la comprendre qu'en se détachant d'elle. Autre façon d'affirmer que la critique existe *toujours déjà* entre les critiqués.

Bref, la perspective boltanskienne sur le monde social se laisse décrire comme une *sociologie pragmatique de la critique*. Elle s'intéresse à la nature et au fonctionnement de la société d'un point de vue à la fois sociologique, pragmatique et critique. En tant qu'approche *sociologique*, elle est motivée par l'étude systématique de la nature du social et, par conséquent, elle se donne pour tâche d'analyser le monde humain avant tout en termes de constitution et d'évolution des *rapports sociaux*. En tant qu'approche *pragmatique*, son objet est l'analyse minutieuse de la nature des pratiques sociales: en raison de l'accent particulier qu'elle met sur l'importance existentielle des activités quotidiennes des personnes, elle explore la construction du monde humain en examinant la manière dont la vie sociale n'est possible qu'à travers les *pratiques concrètes et ordinaires* des gens et à travers une différenciation fonctionnelle de leurs activités. Enfin, en tant qu'approche *critique*, elle est caractérisée par le souci d'enquêter sur la nature et le rôle des *pratiques réflexives de gens ordinaires*. C'est en ce sens que l'on peut dire que se trouve, au fondement du projet boltanskien, une préoccupation éminemment normative, qui se traduit par une attention à la nature et à la fonction sociales de la *critique* en général et de la *compétence critique* des gens ordinaires en particulier. En résumé, la pensée boltanskienne est fondée sur trois piliers qui sont l'étude sociologique des relations humaines, l'analyse pragmatique des activités humaines et l'enquête normative concernant le potentiel critique humain. Ainsi, serait-on tenté de dire, le présupposé le plus fondamental de l'approche boltanskienne est l'idée selon laquelle *la société est l'ensemble des rapports pratiques et critiquables entre les acteurs humains*. Guidée par cette supposition, la tâche principale de la sociologie, selon Boltanski, consiste à étudier les multiples manières dont des rapports sociaux, des pratiques quotidiennes et des critiques ordinaires constituent la trame et la dynamique de la vie humaine — étude dont le but ultime est de montrer que les acteurs, grâce à leur réflexivité critique, sont capables non seulement de renforcer mais aussi de saper la légitimité des différents régimes de normativité qui encadrent leurs pratiques.

L'objectif du présent article est de rendre compte des trois caractéristiques de la démarche de Luc Boltanski qui viennent d'être esquissées,

en considérant leur rendement heuristique dans son dernier ouvrage: *De la critique*⁸. Plus précisément, les questions capitales qui se posent à la lumière des thèmes examinées dans ce livre sont les suivantes. (I) Quelle est la contribution de la *théorie critique*⁹ à la problématisation de la vie sociale? (II) Quelle est la fonction des *institutions*¹⁰ par rapport à la construction de la vie sociale? (III) Quel est le rôle de la *critique*¹¹ dans la légitimation de la vie sociale? (IV) Quel est le pouvoir de la *domination*¹² concernant la reproduction de la vie sociale? (V) Quels sont les potentiels de l'*émancipation*¹³ en termes de transformation de la vie sociale? Les cinq sections suivantes vont essayer de répondre à ces questions. En outre, nous tenterons, dans la dernière section, d'explorer quelques *faiblesses et limitations* significatives de la pensée boltanskienne, et nous soulèverons une sixième question qui découle des cinq précédentes: jusqu'à quel point une *pacification*¹⁴ entre sociologie critique et sociologie pragmatique de la critique permet-elle de développer un nouveau cadre de pensée pour mieux comprendre la complexité de la vie sociale?

I. LA TÂCHE DE LA THÉORIE CRITIQUE: PROBLÉMATISER LA VIE SOCIALE

Ici nous examinons «[l]a structure des *théories critiques*»¹⁵ en partant de la thèse selon laquelle, malgré l'existence de dissemblances importantes entre les diverses traditions et approches associées à la pensée critique, toutes les théories critiques, et notamment les sociologies critiques, partagent une préoccupation fondamentale concernant le concept de *domination sociale*.¹⁶ Ce qui importe plus encore, cependant, est le fait qu'elles visent à comprendre *la réalité* de la domination sociale, c'est-à-dire qu'elles cherchent à identifier les causes, symptômes et conséquences des rapports de force dans des contextes historiques

⁸ Boltanski (2009).

⁹ *Ibid.*, p. 15-37.

¹⁰ *Ibid.*, p. 83-128.

¹¹ *Ibid.*, p. 129-173.

¹² *Ibid.*, p. 175-221.

¹³ *Ibid.*, p. 223-236.

¹⁴ *Ibid.*, p. 39-82.

¹⁵ *Ibid.*, p. 15 (souligné par moi).

¹⁶ Sur ce point voir *ibid.*: «J'aborderai les sociologies critiques à partir du concept de *domination sociale* [...]» (souligné par l'auteur).

déterminés.¹⁷ Pour illustrer la complexité de cette tâche, il est nécessaire d'examiner le concept de théorie critique à plusieurs niveaux.

En premier lieu, il faut faire une *distinction entre les notions de «pouvoir» et de «domination»*. Au sens le plus général on pourrait dire que la première désigne la capacité de faire quelque chose, tandis que la seconde décrit la capacité de s'imposer à quelqu'un — c'est-à-dire à un acteur individuel ou collectif — pour qu'il fasse quelque chose d'une manière déterminée.¹⁸ Dans la langue allemande, le sens de cette distinction analytique se manifeste dans la différence sémantique entre le terme de *Macht* et celui de *Herrschaft*: alors que le premier concerne, littéralement, la compétence de «faire quelque chose» (*machen*), le second désigne la compétence de «contrôler» (*beherrschen*) les actions d'une personne, ou d'un ensemble de personnes, de telle manière que le caractère matériel ou symbolique de son existence, ou de leur existence, se révèle déterminé — soit dans sa totalité, soit dans un aspect comportemental ou cognitif spécifique — par une force exogène. Ce qui est particulièrement décisif dans le cadre de notre analyse est que la distinction conceptuelle entre «pouvoir» et «domination» oblige à réfléchir sur la différence paradigmatique entre la sociologie critique de Pierre Bourdieu et la sociologie pragmatique de la critique de Luc Boltanski.¹⁹

Selon la vision boltanskienne, «[l]e fait d'exercer un pouvoir ou de se soumettre à un pouvoir *n'échappe pas à la conscience des acteurs*»²⁰, de sorte que, point crucial au plan épistémologique, «les relations de pouvoir sont, le plus souvent, visibles aux yeux d'un observateur»²¹. Face à la visibilité du pouvoir, le sociologue de la critique cherche à montrer que non seulement les observateurs savants, à travers leur objectivation clinique et distanciée des tendances et des comportements, mais aussi les acteurs ordinaires, à travers leur remise en cause des apparences et de leur environnement, sont dotés de la capacité à convertir leur complicité *avec* le pouvoir en un exercice de réflexion *sur* le pouvoir.

¹⁷ Sur le rôle du concept de *domination* dans la théorie critique, voir, par exemple: Susen (2007), spéc. p. 18, 57, 110, 112, 116, 127n.22, 143, 169n.40, 190, 193, 194, 195, 196, 197, 224, 225, 238, 261, 271n.32, 279, 282 et 286; Susen (2008a), spéc. p. 65-80; Susen (2008b), spéc. p. 133-148; Susen (2009a), spéc. p. 81-82, 84-87, 102-103 et 105-110; Susen (2009b), spéc. p. 110-113; Susen (2010c), spéc. p. 110-111 et 112-113.

¹⁸ Voir Susen (2007), p. 125, 241 et 252. Voir aussi Susen (2008a), p. 65-66.

¹⁹ Voir Boltanski (2009), p. 15.

²⁰ *Ibid.*, p. 16 (souligné par moi).

²¹ *Ibid.*

Autrement dit, les exigences de la *mobilisation* du pouvoir ne peuvent pas être dissociées des exigences de la *justification* du pouvoir.²² En termes boltanskiens, c'est «[p]arce qu'il doit à la fois s'affirmer et se justifier»²³ que «le pouvoir parle du pouvoir»²⁴.

En revanche, selon la vision bourdieusienne, les acteurs ont un rapport largement *inconscient* avec le pouvoir en général et avec la domination en particulier. Dans cette perspective, le pouvoir «n'est pas directement observable et échappe en outre, le plus souvent, à la conscience des acteurs»²⁵. Par conséquent, les deux tâches principales du sociologue critique consistent à *déchiffrer* les symptômes et conséquences tangibles de la domination et à *dévoiler* les causes et mécanismes sous-jacents des rapports de force. L'impératif catégorique de la sociologie bourdieusienne peut ainsi être résumé de la façon suivante: «[l]a domination doit être dévoilée»²⁶. Face au caractère invisible et imperceptible des déterminants sous-jacents de la domination, il faut reconnaître que l'exigence normative du *jugement* du pouvoir ne peut pas être dissociée de l'exigence explicative du *dévoilement* du pouvoir. Pourtant, l'acte normatif du jugement et l'acte explicatif du dévoilement restent, dans l'optique bourdieusienne, un privilège épistémologique des observateurs savants, dont la vision du monde est guidée par des outils critiques qui informent leur sens réflexif, plutôt que des acteurs ordinaires, dont la vision du monde est gouvernée par des illusions doxiques qui imprègnent leur sens commun. C'est parce qu'il doit à la fois se cacher et se dissimuler que le pouvoir ne parle jamais du pouvoir.²⁷

Pour qui considère la distinction analytique entre pouvoir et domination, mais aussi la séparation paradigmatique qui lui est liée, entre sociologie critique et sociologie de la critique, et la différenciation épistémologique entre connaissance scientifique et connaissance ordinaire,

²² Voir *ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 17.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Voir *ibid.*: «La domination doit être dévoilée. Elle ne parle pas d'elle-même et se dissimule dans des *dispositifs* dont les formes patentes de pouvoir ne constituent que la dimension la plus superficielle» (souligné par l'auteur).

Sur la notion bourdieusienne de pouvoir, et particulièrement sur la question de la dissimulation des rapports de force à travers le «pouvoir symbolique», voir, par exemple: Honneth (1984); Jurt (2004); Mauger (2005); Peter (2004); Susen (2007), spéc. p. 133-147, 241 et 252-253; Terray (2003); Thompson (1992); Wacquant (2002).

force est de s'interroger sur le statut ontologique du rapport intrinsèque entre *morale*, *critique* et *réflexivité*.²⁸ Le chemin qui mène de Dilthey à Boltanski en passant par Husserl n'est pas long, dans la mesure où les trois penseurs nous rappellent que la différence ontologique entre monde naturel et monde culturel est réfléchie dans la séparation méthodologique entre sciences naturelles (*Naturwissenschaften*) et sciences sociales et humaines (*Sozial- und Geisteswissenschaften*).²⁹ Plus précisément, la bifurcation entre les sciences naturelles et les sciences sociales est justifiée à travers l'idée que le monde des êtres humains se distingue du reste de l'univers par le fait que, grâce à la *capacité réflexive* des personnes, la réalité sociale est non seulement interprétée mais aussi organisée en fonction des *jugements moraux et critiques* de ses habitants.

Les êtres humains [...] ne se contentent pas d'agir ou de réagir aux actions des autres. Ils reviennent sur leurs propres actions ou sur celles des autres pour porter sur elles des jugements, souvent indexés à la question du bien et du mal, c'est-à-dire des *jugements moraux*. Cette *capacité réflexive* fait qu'ils réagissent également par rapport aux représentations que l'on donne de leur propriétés ou de leurs actions, y compris quand ces dernières émanent de la sociologie ou des théories critiques.³⁰

Selon cette perspective, «[l']activité morale est avant tout une activité critique»³¹, parce qu'elle demande aux individus de prendre des positions normatives *sur* une réalité collective et, ce qui est encore plus significatif, parce qu'elle exige d'eux d'*agir* d'une manière normative en fonction de leurs valeurs et convictions *dans* leur monde partagé. La légitimité des différents mécanismes de socialisation est ainsi soutenue par de multiples processus de justification. Le présupposé boltanskien selon lequel la capacité réflexive et la compétence morale peuvent être considérées comme inhérentes à la condition humaine entraîne, selon nous, quatre implications philosophiques importantes.

La première implication est qu'il faut reconnaître, en suivant sur ce point la tradition kantienne, que *le monde naturel et le monde social*³²

²⁸ Voir *ibid.*, p. 18-99. Sur ce point, voir aussi: Boltanski (1990a); Boltanski (1990b); Boltanski (1998); Boltanski et Honneth (2009); Boltanski, Rennes et Susen (2010); Boltanski et Thévenot (1999); Boltanski et Thévenot (2000).

²⁹ Voir Dilthey (1883), Husserl (1972 [1939]) et Boltanski (2009), p. 18.

³⁰ Boltanski (2009), p. 18-19 («*jugements moraux*» souligné par l'auteur; «*capacité réflexive*» souligné par moi).

³¹ *Ibid.*, p. 19.

³² Voir Kant (2000 [1788]) et Boltanski (2009), p. 18.

sont deux univers fondamentalement différents. Cette différence est due au fait que, tandis que le premier constitue un espace physique et objectif composé d'un ensemble de choses et de créatures non réflexives, le second représente un espace culturel et normatif construit par des êtres réflexifs dotés d'un sens moral et critique. En d'autres termes, la *différence ontologique* entre monde naturel et monde social émane des caractéristiques incommensurables de chacun de ces deux mondes.

La seconde implication est qu'il convient de constater, en suivant la tradition diltheyenne, que *les sciences naturelles et les sciences sociales*³³ sont deux entreprises fondamentalement différentes. C'est qu'en effet leurs objets d'étude sont essentiellement dissemblables: le monde naturel, qui est composé d'êtres non conscients, et le monde culturel, qui est construit par des créatures qui sont conscientes non seulement de leur environnement mais encore de leur propre existence. Si l'espace des êtres humains est un univers construit par des créatures qui ont besoin de donner du sens à leur existence, les méthodes pour expliquer l'explicable ou l'inexplicable dans le monde objectif ne peuvent pas être les mêmes que les méthodes visant à comprendre le compréhensible ou l'incompréhensible dans le monde normatif. Dans la mesure où les êtres humains sont à la fois des êtres objectifs, normatifs et subjectifs, et dans la mesure où leur existence implique leur immersion simultanée dans les mondes naturel, social et personnel, le *Menschsein* (être-humain) est une combinaison du *Dasein* (être-là), du *Miteinandersein* (être-avec-les-autres) et de l'*Alleinsein* (être-seul). Quelle que soit notre approche disciplinaire — philosophique, sociologique, anthropologique, ou psychologique — pour analyser le fonctionnement du monde humain, il nous est impossible de suspendre notre attachement à ces trois univers d'existence vécue. En définitive, la *différence méthodologique* entre les sciences naturelles et les sciences sociales découle de la différence ontologique entre le monde naturel et le monde social.³⁴

La troisième implication, rompant avec la tradition wébérienne, porte sur la nécessité d'accepter que la distinction entre *faits et valeurs*³⁵ exprime

³³ Voir Dilthey (1883) et Boltanski (2009), p. 18. Voir aussi Husserl (1972 [1939]).

³⁴ Les différences méthodologiques entre les sciences naturelles et les sciences sociales peuvent être incarnées par la divergence entre le paradigme de l'*Erklären* et le paradigme du *Verstehen*. Sur ce point, voir, par exemple: Apel (1971); Apel (1979); Bourdieu (1993); Delanty (1997); Delanty et Strydom (2003); Habermas (1970); Outhwaite (1986 [1975]); Outhwaite (1987); Outhwaite (1998); Outhwaite (2000).

³⁵ Voir Weber (1980 [1922]), p. 8, et Boltanski (2009), p. 19.

une relation floue, plutôt qu'une nette différence, dans la mesure où le monde humain est un univers chargé à la fois de la force objective de la factualité et de la force normative de la validité. Ainsi, bien que la séparation entre faits et valeurs désigne une distinction légitime dans la mesure où les énoncés *constatifs* concernent une existence *objective*, qui «est là», tandis que les énoncés *normatifs* ont pour objet une existence *prescriptive*, qui «doit être là» — c'est-à-dire, dans la réalité, telle qu'elle est construite et vécue par les agents humains —, la factualité et la normativité n'en sont pas moins inextricablement liées. Factualité et normativité constituent deux pierres angulaires de toute forme de sociabilité: les faits sociaux sont imprégnés de normes sociales, parce que tout ce qui «est» dans le monde de la construction collective doit être consolidé par des processus de normalisation implicite, alors même que les normes sociales sont imprégnées de faits sociaux, parce que tout ce qui «doit être» dans le monde de l'actualisation normative a besoin d'être confirmé par des processus de réalisation objective. Ainsi l'*unité pragmatique* entre les faits et les valeurs est-elle fondée sur le rapport intrinsèque entre factualité et normativité, qui s'observe au cœur de toute forme de sociabilité.

La quatrième et dernière implication, rompant avec la perspective bourdieusienne, porte sur la nécessité de remettre en question l'opposition entre *connaissance ordinaire et connaissance scientifique*³⁶. Cette séparation épistémologique permet de comprendre deux types de connaissance divergents. D'une part, le *sens doxique* est un mode d'interprétation produit à travers l'expérience directe et participative du monde; il est construit en fonction de la manière dont le monde «apparaît» aux agents et est «compris» par eux. D'autre part, le *sens scientifique* est un mode d'interprétation fondé sur le savoir critique et réflexif du monde; il est élaboré en fonction du mode d'«être» du monde et du mode d'«explication» privilégié par les savants. Néanmoins, dans la vie sociale effective, la différence entre ces deux formes de connaissance n'est pas très nette. Elle s'avère plutôt contingente, dans la mesure où le monde de l'humanité est un univers déterminé à la fois par la force de l'«allant-de-soi», qui prend place dans le rythme compulsif de la quotidienneté, et par la force du «mettre-en-question», qui dérive de l'esprit contemplatif de la réflexivité. La connaissance doxique du sens commun se révèle

³⁶ Voir Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1968), spéc. p. 11-14, 18, 29-31, 36, 47, 51-52, 73, 83, 93, 97 et 103, et Boltanski (2009), p. 18-22. Voir aussi Susen (2011a), p. 49-53, 69, 75-76 et 82.

imprégnée de la connaissance critique du sens scientifique: tout ce qui «apparaît» vrai ou juste *aux* acteurs est sujet aux épreuves, implicites ou explicites, réalisées *par* les acteurs. De même, la connaissance critique du sens savant est imprégnée de la connaissance doxique du sens commun: tout ce qui «est» vrai ou correct dans l'analyse critique basée sur la connaissance scientifique est sujet aux présupposés, implicites ou explicites, acquis par des personnes situées dans des horizons socio-historiques. En conclusion, l'*unité épistémologique* entre la connaissance ordinaire et la connaissance scientifique est due au fait que la réflexivité quotidienne est au fondement de toute sociabilité humaine.

Les deux premières implications — concernant la différence *ontologique* entre le monde naturel et le monde social et la différence *méthodologique* entre les sciences naturelles et les sciences sociales — montrent que la pensée boltanskienne, conformément aux traditions kantienne et diltheyenne, se nourrit du présupposé selon lequel il faut rendre compte de la *particularité humaine*, en reconnaissant qu'il existe des caractéristiques spécifiques en vertu desquelles les êtres humains sont parvenus à s'élever au-dessus du monde de la nature — notamment leur *capacité réflexive* qui leur permet de former des jugements moraux et de négocier des normes sociales. Les deux dernières implications — concernant l'*unité pragmatique* entre les faits et les valeurs et l'*unité épistémologique* entre la connaissance ordinaire et la connaissance savante — témoignent de ce que la pensée boltanskienne, contrairement aux traditions wébérienne et bourdieusienne, repose sur le présupposé selon lequel il faut prendre en compte les *compétences cognitives humaines*, en reconnaissant qu'il existe des forces discursives grâce auxquelles les sujets réussissent à coordonner leurs actions en construisant leur propre réalité, notamment leur *capacité normative* qui leur permet de former des jugements critiques et de codifier leur régime pragmatique. De ce point de vue, la capacité réflexive et la capacité normative font figure de pierres angulaires de l'anthropologie boltanskienne de la pratique.

En se fondant sur ces quatre implications aux caractères respectivement ontologique, méthodologique, pragmatique et épistémologique, il est possible d'éclairer trois distinctions situées au cœur de la conception boltanskienne de la critique: la distinction entre «*critiques ordinaires*» et «*positions métacritiques*»³⁷, celle entre «*extériorité simple*» et «*extériorité complexe*»³⁸, et celle, enfin, entre «*domination*» et «*exploitation*»³⁹.

³⁷ Voir *ibid.* p. 19-22.

³⁸ Voir *ibid.* p. 23-25.

³⁹ Voir *ibid.* p. 26-27.

La première distinction, nous dit l'auteur, doit être «maintenue entre les critiques morcelées développées par les acteurs à partir de leurs expériences et la critique systématique d'un ordre social déterminé»⁴⁰. Ainsi faut-il différencier les critiques soulevées par des acteurs ordinaires dans des contextes *pratiques* et les critiques formulées par des penseurs dans des cadres *théoriques*. Les premières se manifestent dans «ces formes de la critique socialement enracinées dans des contextes sociaux»⁴¹, qui sont vécus par des expériences ordinaires, tandis que les secondes sont mobilisées dans «les constructions théoriques visant à dévoiler, dans leurs dimensions les plus générales, l'oppression, l'exploitation ou la domination»⁴². Il convient, autrement dit, de distinguer entre les *critiques pratiques* et les *critiques théoriques*.

La seconde distinction renvoie à la différence entre «l'opération sociologique de description de la société»⁴³ et «l'opération critique adressée à un ordre social»⁴⁴. L'opération descriptive est motivée par la représentation objective des choses «telles qu'elles sont» en formant une «*extériorité simple*»⁴⁵; en revanche, l'opération normative est chargée de jugements de valeur et d'une vision des choses «telles qu'elles pourraient être», faisant alors allusion à une «*extériorité complexe*»⁴⁶. Le terme «extériorité» suggère que, dans les deux cas, le point de référence est une réalité externe «qui est là» et qui est composée des «contraintes indépendantes de la volonté de l'observateur»⁴⁷. Cependant, tandis que la description objective de la réalité conduit nécessairement à une *simplification* de l'extériorité, la critique prescriptive de la réalité implique plutôt une *complexification* de cette dernière. La réalisation exploratoire de la deuxième tâche, une tâche normative orientée vers une extériorité complexe, est impossible sans l'accomplissement préparatoire de la première tâche, une tâche descriptive en relation avec une extériorité simple. Si, en d'autres termes, «[u]ne théorie métacritique est en effet nécessairement adossée à une sociologie ou à une anthropologie descriptive»⁴⁸, nous sommes obligés de distinguer entre la représentation objective d'une

⁴⁰ Boltanski (2009), p. 22.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 23.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

⁴⁶ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 25.

extériorité simple et la problématisation normative d'une extériorité complexe.

La troisième distinction concerne une dimension terminologique qui peut surprendre dans la pensée critique: la différenciation entre «*domination*»⁴⁹ et «*exploitation*»⁵⁰. Les théories métacritiques qui s'appuient sur la problématisation systématique de l'extériorité complexe «sont souvent articulées à des théories de l'exploitation»⁵¹. Dans la mesure où «[l]e terme d'exploitation a une orientation *économique*»⁵², le terme de domination a une orientation «plutôt, si l'on peut dire, *sémantique*»⁵³. La domination sociale fonctionne rarement comme un ensemble de rapports de force exclusivement déterminés par des contraintes matérielles ou économiques: dans la plupart des cas, elle s'impose — souvent d'une manière très efficace et envahissante — à travers l'articulation entre «les *formes symboliques* et les *états de choses*»⁵⁴. Dans la mesure où à chaque forme de vie correspond un jeu de langage⁵⁵, à chaque mode de production hégémonique correspond un jeu de signification idéologique⁵⁶. L'interdépendance entre le «matériel» et le «symbolique», dans les systèmes d'organisation sociale en général et dans les systèmes de domination sociale en particulier, montre ainsi que la dimension «économique» et la dimension «sémantique» sont deux aspects inséparables de l'existence humaine. En définitive, «le champ de la *détermination de ce qui est*»⁵⁷, c'est-à-dire de ce qui est possible, dépend de sa *réalisation matérielle et symbolique*, c'est-à-dire de ce qui est constructible. La théorie critique se doit, par conséquent, d'étudier le pouvoir sémantique des dimensions économiques et la valeur économique des dimensions sémantiques pour comprendre la force matérielle et symbolique des régimes d'action hégémoniques.

⁴⁹ Voir *ibid.*, p. 26-27.

⁵⁰ Voir *ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 26.

⁵² *Ibid.* (souligné par moi).

⁵³ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

⁵⁴ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

⁵⁵ Voir Wittgenstein (1982 [1953]).

⁵⁶ Voir Marx et Engels (1953 [1845-1847]).

⁵⁷ Boltanski (2009), p. 26 (souligné par l'auteur).

II. LA FONCTION DES INSTITUTIONS: CONSTRUIRE LA VIE SOCIALE

Le «pouvoir des institutions»⁵⁸ découle de leur omniprésence dans la vie sociale. Au fondement de la conception boltanskienne des institutions se trouve la distinction entre «théories métacritiques»⁵⁹ et «critiques ordinaires»⁶⁰. En développant la terminologie boltanskienne, on pourrait dire que cette différenciation conceptuelle repose sur une distinction analytique (a) entre «*théories métacritiques*» et «*pratiques métacritiques*», (b) entre «*critiques théoriques*» et «*critiques pratiques*», et (c) entre «*engagements transcendants*» et «*engagements immanents*».

Le premier niveau concerne la différence *épistémologique* entre, d'une part, la connaissance critique élaborée et défendue par les chercheurs et, d'autre part, la connaissance critique produite et mobilisée par les gens ordinaires. La première est fondée sur la mise à distance de la réalité par la science sociale, c'est-à-dire «depuis une *extériorité*»⁶¹ incarnée par des savants distanciés; la seconde repose sur la mise en question de la réalité par les créateurs de la réalité eux-mêmes, c'est-à-dire qu'elle est effectuée «de l'*intérieur* par des acteurs engagés»⁶².

Le second niveau concerne la différence *méthodologique* entre, d'une part, la critique théorique qui a sa place dans l'univers des cadres conceptuels et paradigmatiques et, d'autre part, la critique pratique qui est fermement située dans l'univers des régimes empiriques. La première est formulée par des théoriciens qui cherchent à offrir différents modèles d'*explication* et qui «dévoilent et mettent en cause»⁶³ la légitimité de la réalité; la seconde est effectuée «par des acteurs engagés dans des disputes»⁶⁴ et s'insère «dans des séquences de critiques et de *justifications*, avec des niveaux très variables de généralité»⁶⁵, sans lesquelles il n'y aurait pas de construction normative de la société.

Le troisième niveau, enfin, concerne la différence *socio-ontologique* entre, d'une part, la *distanciation* théorique à travers «des descriptions

⁵⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.* (souligné par moi).

⁶² *Ibid.* (souligné par moi).

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.* (souligné par moi).

sociologiques surplombantes et des prises de position normatives»⁶⁶ sur la société, et, d'autre part, l'*immersion* pratique à travers des expériences vécues et des articulations discursives *dans* la société. La première montre que la raison d'être du sociologue critique consiste à se positionner *en dehors* de la société, en se distanciant des arrangements de la réalité; la seconde signale que la raison d'être de l'acteur critique consiste à se positionner *dans* la société, en construisant les conditions de la réalité.

Ainsi convient-il, pour comprendre la différence entre «les théories métacritiques» et «les critiques ordinaires», d'opérer trois distinctions analytiques: au niveau *épistémologique*, entre extériorité et intériorité; au niveau *méthodologique*, entre explication et justification; et, au niveau *socio-ontologique*, entre distanciation et immersion. La sociologie bourdieusienne est fortement associée aux niveaux analytiques d'*extériorité*, d'*explication* et de *distanciation*. Par contraste, la sociologie boltanskienne a tendance à donner la priorité aux niveaux analytiques d'*intériorité*, de *justification* et d'*immersion*. L'approche bourdieusienne cherche à défendre la supériorité de la connaissance scientifique par rapport à la connaissance doxique en s'appuyant sur une position d'*extériorité* objective; en outre, son ambition révélatrice consiste à dévoiler les mécanismes sous-jacents de la réalité et à contribuer à l'*explication* des forces causales qui déterminent la constitution et l'évolution de la société; enfin, elle présuppose que l'explication de la réalité depuis une position d'*extériorité* permet au sociologue de s'éloigner de l'immersion doxique et de se plonger dans la *distanciation* critique pour arriver à objectiver la constitution contradictoire de la réalité pratique. En revanche, la pensée boltanskienne cherche à étudier la réflexivité de la connaissance ordinaire qui est mise en œuvre depuis une *intériorité* normative; de plus, son ambition reconstructrice consiste à explorer les dynamiques discursives de multiples régimes d'action qui sont soutenus par différents modes de *justification*; finalement, elle est motivée par la conviction selon laquelle la compréhension de la réalité depuis une position d'intériorité permet au sociologue de rompre avec l'illusion scientiste de l'objectivation et à produire de la connaissance critique à partir de l'*immersion* dans différents régimes d'action.

La perspective boltanskienne, qui est à «la recherche des "institutions"»⁶⁷, se doit de mettre l'accent sur l'intériorité, la justifica-

⁶⁶ *Ibid.*, p. 83-84.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 85 (souligné par l'auteur).

tion et l'immersion. Car, en tant qu'acteurs sociaux, nous existons inéluctablement à l'*intérieur* des institutions et nous sommes régulièrement confrontés à la nécessité de devoir *justifier* notre rapport aux institutions, alors même que notre participation dans différents régimes d'action est inconcevable sans notre *immersion* dans différentes formes d'institution. En dépit du fait que «le concept d'institution est l'un des concepts fondateurs»⁶⁸ de la sociologie, et bien que la réalité de l'institution soit l'institution fondatrice de la réalité, le rôle central qu'elle joue dans la construction de la réalité sociale est, selon Boltanski, largement sous-estimé. La force fondatrice des institutions dans la vie sociale est due à leur capacité à transformer la réalité en un monde matériellement et symboliquement structuré. En ce sens, «l'institutionnel» et «le social» peuvent être considérés comme deux aspects équivalents de la réalité: c'est parce que les sociétés sont institutionnellement consolidées et les institutions socialement naturalisées que la réalité du monde est structurée et que le monde de la réalité reste inaperçu. Ce qui distingue les «faits sociaux» des «faits naturels» est qu'ils sont non seulement «donnés» mais aussi «institués»⁶⁹. La réalité sociale est inconcevable sans l'ensemble des faits institués.

La réflexion sur le caractère institué et instituant de la société conduit à une distinction fondamentale en vertu de laquelle la pensée boltanskienne cherche à donner sens à la profonde «*incertitude*»⁷⁰ qui envahit la vie humaine et qui signale qu'aucune personne ne saurait échapper à l'ambiguïté de son propre attachement à une double extériorité, objective et normative, c'est-à-dire à l'être extérieur «tel qu'il est» et à l'être extérieur «tel qu'il est construit» — double extériorité qui renvoie à la distinction entre «le monde» et «la réalité».⁷¹ Au sens le plus général, nous pouvons dire que le monde est «tout ce qui arrive»⁷² et la réalité «tout ce qui est construit»⁷³. Autrement dit, le monde est «tout ce qui arrive *aux* gens» et la réalité «tout ce qui est construit *par* les gens». Le monde existe au-delà de notre volonté et indépendamment de notre intentionnalité, tandis que la réalité existe à travers notre volonté et en se nourrissant de notre intentionnalité. La *Welt als Wille und*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Sur ce point, voir *ibid.*

⁷⁰ Voir *ibid.*, p. 93.

⁷¹ *Ibid.* (souligné par l'auteur). Voir aussi *ibid.*, p. 13 et 93-98.

⁷² *Ibid.*, p. 93.

⁷³ Voir *ibid.*

*Vorstellung*⁷⁴, dont parle Schopenhauer, est la *réalité comme monde réalisé et réalisable*, qui se trouve au cœur des réflexions de Boltanski. En tant que sociologues, nous devons reconnaître la prépondérance de la réalité *sur* le monde qui caractérise chaque société *dans* le monde; en tant qu'êtres sociaux, nous avons appris à établir un rapport au monde en instaurant un rapport aux autres, c'est-à-dire en instaurant un rapport à la réalité sociale. Ceci ne veut cependant pas dire que le monde n'exerce pas de pouvoir sur la réalité. Au contraire, «[l]e pouvoir que le monde exerce sur la réalité tient justement au fait que le monde est l'objet de changements incessants, qui sont loin d'être seulement d'ordre "social"»⁷⁵, mais qui sont aussi d'«ordre "naturel"» au sens où nous sommes des êtres corporels situés dans un monde physique qui est réel. En tant qu'êtres humains nous sommes condamnés à chercher notre place entre le monde de l'objectivité et la réalité de la normativité sans jamais la trouver.

Si nous acceptons que l'institution est un «être sans corps à qui est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est»⁷⁶, il paraît justifié d'affirmer que c'est «donc d'abord [...] dans ses fonctions *sémantiques* qu'il faut envisager l'institution»⁷⁷. En reconnaissant les fonctions sémantiques de l'institution, il est possible de comprendre le *double pouvoir, matériel et symbolique, des institutions*. Leur pouvoir symbolique leur permet de déterminer le vocabulaire mobilisé par les membres d'une société pour donner sens à la réalité; leur pouvoir matériel leur donne la capacité de structurer les grammaires qui sont sous-jacentes aux régimes d'action établis par rapport au monde. Loin de concevoir cette fonction sémantique comme un donné omnipotent qui surplomberait l'autonomie potentielle de chaque sujet agissant, et plutôt que de promouvoir une perspective fataliste sur le monde qui n'arriverait pas à rendre compte des compétences critiques et transformatrices des gens, il convient de passer de «la critique de la nécessité» à «la nécessité de la critique»⁷⁸ et, ainsi, de se donner les moyens de comprendre pourquoi chaque société est un ensemble de projets interminables qui demandent à être réalisés.

⁷⁴ Schopenhauer (1972 [1819]).

⁷⁵ Boltanski (2009), p. 94.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 117.

⁷⁷ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

⁷⁸ Voir *ibid.*, p. 129.

III. LE RÔLE DE LA CRITIQUE: LÉGITIMER LA VIE SOCIALE

D'un point de vue boltanskien, «l'*incertitude* qui imprègne la vie sociale»⁷⁹ est caractérisée par la dialectique entre deux registres d'action: un «registre pratique»⁸⁰, dont le niveau de réflexivité est assez faible et rudimentaire, et un «registre métapragmatique»⁸¹, dont le niveau de réflexivité est plus élevé et différencié. Le premier niveau est marqué par «une certaine tolérance aux écarts»⁸² et soutenu par l'existence d'un ensemble d'arrangements codifiés, qui garantissent la reproduction de la société. Le second niveau est caractérisé par l'insistance, implicite ou explicite, sur la nécessité de la critique, et il se fonde sur deux forces métapragmatiques: la confirmation et la justification.⁸³ Autrement dit, la dialectique socio-ontologique entre le «registre pratique» et le «registre métapragmatique» se manifeste dans la concurrence praxéologique entre l'*immersion* intuitive et la *distanciation* réflexive; et la dialectique socio-ontologique entre le «registre métapragmatique affirmant» et le «registre métapragmatique légitimant» se trouve au cœur de la concurrence normative entre la force immanente de la *confirmation* et la force transcendante de la *justification*.

Pour le sociologue de la critique, la tâche centrale consiste à examiner «le rôle indispensable joué par la critique dans la vie sociale qui explique l'importance que la sociologie n'a cessé de lui accorder»⁸⁴. De ce point de vue, la critique ne représente pas un élément périphérique ou éphémère de l'existence sociale. Au contraire, elle est une *force motrice* de la coexistence humaine, capable de mettre en cause les présupposés communément acceptés sans lesquels il n'existerait pas de codification normative de la société. La critique, en tant que force transformatrice de notre condition socio-ontologique, est cachée derrière deux sources d'ambivalence existentielle, qui se manifestent dans deux «contradictions herméneutiques»⁸⁵: la première découle du fait que les institutions «sont à la fois nécessaires et fragiles, bénéfiques et abusives»⁸⁶, étant marquées

⁷⁹ *Ibid.* (souligné par moi).

⁸⁰ *Ibid.* (souligné par moi).

⁸¹ *Ibid.* (souligné par moi).

⁸² *Ibid.*

⁸³ Voir *ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁸⁵ Voir *ibid.*, p. 130-143.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 130.

par des tensions entre solidité et fragilité, nécessité et impossibilité, docilité et agressivité, positivité et négativité; la seconde est due à la tension entre «sémantique et pragmatique»⁸⁷, qui est au cœur de notre condition socio-ontologique et qui témoigne de ce que, en fin de compte, la conversion du monde en réalité est inconcevable sans «l'articulation entre l'être sans corps de l'institution et l'être corporel»⁸⁸. En d'autres termes, la possibilité de la critique sociale indique que, malgré leur capacité à s'imposer et à s'établir dans la réalité, les institutions peuvent être problématisées et transformées par des acteurs prêts à mettre en question leur légitimité. De plus, la possibilité de la critique sociale souligne qu'alors que les institutions restent désincarnées et s'affirment comme désintéressées, la capacité à investir l'expérience corporelle de manière sensée reste un privilège exclusif des êtres incarnés et intéressés qui se trouvent plongés non seulement dans le monde mais aussi dans la réalité.

Dans la mesure où nous sommes confrontés à «une séparation radicale entre la volonté pure de l'être sans corps et les volontés incarnées dans la personne corporelle»⁸⁹, il nous faut accepter que les intentions désincarnées des institutions dérivent des intentions incarnées des personnes. Un être sans corps est un corps sans être. Les institutions arrivent à imposer leur construction de la réalité sur la société en exerçant une violence douce et cachée: «la violence est tacitement présente dans les institutions parce qu'elles doivent lutter contre le dévoilement de la contradiction herméneutique»⁹⁰. Autrement dit, une institution efficace est un assemblage consolidé qui arrive à cacher le caractère violent de sa propre réalité en créant des mécanismes de confirmation échappant à la force critique des épreuves de validité. «Confirmation et critique doivent donc être considérées comme deux fonctions qui s'entre-définissent mutuellement et n'existent que l'une par l'autre.»⁹¹ Pour confirmer le pouvoir de la critique, il faut critiquer le pouvoir de la confirmation, et pour critiquer le pouvoir de la confirmation, il n'est d'autre moyen que de confirmer le pouvoir de la critique. Quelle que soit la forme d'épreuve qui nous permet de mettre en question les codes établis de la réalité, la nécessité de la critique présuppose ainsi la critique de la nécessité sans

⁸⁷ Voir *ibid.*, p. 134.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*, p. 147.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 145.

⁹¹ *Ibid.*, p. 152.

laquelle il n'y aurait pas de transformation émancipatrice de la réalité. L'*épreuve de vérité* est dite «symbolique» au sens où elle vise à comprendre, par des interprétations, «un univers de signes»⁹² partagés par une communauté. L'*épreuve de réalité* est dite «matérielle» au sens où elle cherche à dévoiler, par des actions, «les puissances cachées»⁹³ dans une société. Enfin, l'*épreuve existentielle* est dite «vécue» au sens où elle essaie de faire face à «l'incomplétude de la réalité et même sa contingence en puisant dans le flux de la vie»⁹⁴ des manifestations de l'ambiguïté fondamentale sous-jacente à toutes les constructions sociales qui forment l'ensemble de la réalité.⁹⁵

IV. LE POUVOIR DE LA DOMINATION: REPRODUIRE LA VIE SOCIALE

Pour comprendre la logique inhérente aux régimes politiques de domination, il importe, selon Boltanski, de se rappeler que, comme toutes les institutions, ceux-ci ne peuvent pas contourner la nécessité d'incorporer la *contradiction herméneutique*⁹⁶ résultant de la tension entre solidité et fragilité dans chaque société. «En effet, [...] aucun régime politique ne peut échapper absolument au *risque de la critique*, qui est en quelque sorte incorporée, sous différentes formes, à la contradiction herméneutique.»⁹⁷ Autrement dit, dans la mesure où la contradiction herméneutique est au fondement de tout régime politique, la force transformatrice de la critique se trouve au cœur de toute condition socio-ontologique. La «circulation entre confirmation et critique»⁹⁸ — ou, si l'on préfère, «l'articulation du pouvoir institutionnel et de la critique»⁹⁹ — est un signe du fait que se mettre en quête de la cohérence logique dans notre immanence sociologique est une source d'illusion métaphysique

⁹² *Ibid.*, p. 170.

⁹³ *Ibid.* («*puissances*» souligné par l'auteur).

⁹⁴ *Ibid.* («*incomplétude*», «*contingence*» et «*flux de la vie*» soulignées par l'auteur).

⁹⁵ Sur la centralité paradigmatique du concept d'*épreuve* dans la pensée pragmatique française, voir, par exemple: Basaure (2011b); Boltanski (1990); Boltanski (1998); Boltanski et Honneth (2009); Boltanski et Thévenot (1991); Boltanski et Thévenot (1999); Cefaï et Joseph (2002); Thévenot (1998).

⁹⁶ Voir *ibid.*, p. 175. Voir aussi *ibid.*, p. 129-143.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 176 (souligné par moi).

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*, p. 179.

consistant à fuir les contraintes imposées par notre condition physique. «Car il appartient au cours normal de la vie sociale de n'être *que très partiellement cohérent* et de rendre malgré tout possible la coexistence d'êtres dont les différences et les divergences sont toujours plus fortes [...]»¹⁰⁰ Face à l'incertitude ontologique qui marque la constitution pratique de chaque formation historique, «*la recherche maniaque de la cohérence*»¹⁰¹, non seulement par les savants et les chercheurs mais aussi par les gens ordinaires dans leur monde vécu, ne peut jamais se débarrasser de *la prépondérance socio-ontologique de la contingence*. Quel que soit le régime politique de domination dans lequel nous nous trouvons situés, la force de la critique réside dans sa capacité à exploiter la contingence inhérente à l'apparence de la cohérence afin d'imprégner toute forme d'immanence du potentiel de la transcendance.

C'est seulement en reconnaissant que la critique occupe un rôle central dans l'architecture du social qu'il devient possible de comprendre que ce qui distingue un régime politique d'un autre n'est pas seulement son organisation administrative, territoriale, économique, démographique, militaire ou idéologique. La spécificité typologique d'un régime politique dépend également de la place qu'il donne à la critique face au jeu dialectique entre confirmation et justification. En d'autres termes, dans la mesure où «différents régimes politiques se distinguent par le rôle qu'ils accordent à la critique face au pouvoir des institutions»¹⁰², *chaque mode de confirmation crée son propre mode de justification*. Si un mode de confirmation arrive à déterminer le mode de justification qui est mis en place pour assurer sa propre reproduction, alors la critique se trouve réduite à jouer un rôle immanent dont la fonction consiste à réguler et corriger, plutôt qu'à ébranler et à transformer, le bricolage social qui fait l'ensemble des arrangements existant entre les acteurs. En revanche, qu'un mode de justification arrive à déterminer le mode de confirmation qui est établi pour définir les limites d'un univers de socialisation, et la critique sera amenée à jouer un rôle transcendant dont la fonction consistera à inventer et réaliser, plutôt qu'à consolider et légitimer, l'assemblage social qui fait l'ensemble des projets possibles suivis par les acteurs. L'investissement projectif et l'engagement réflexif dans un arrangement collectif apparaissent ainsi comme des ressources

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 177 (souligné par moi).

¹⁰¹ *Ibid.* (souligné par l'auteur).

¹⁰² *Ibid.*, p. 179.

ontologiques des développements historiques déterminés par la force de la critique.

Ainsi convient-il, pour comprendre la nature et le fonctionnement d'un régime politique de domination, d'examiner sa capacité à incorporer la force de la critique afin de garantir sa propre légitimité. En simplifiant la complexité de la réalité, c'est-à-dire en imposant une cohérence typologique à la contingence socio-ontologique, on peut — comme nous y invite Boltanski — distinguer deux formes principales de domination sociale: la «*domination simple*»¹⁰³ et la «*domination complexe*»¹⁰⁴ ou, autrement dit, la «*domination primaire*»¹⁰⁵ et la «*domination gestionnaire*»¹⁰⁶. La première représente une forme de domination qui implique que «les personnes sont partiellement ou complètement privées des libertés élémentaires»¹⁰⁷ et que leurs interactions sont marquées par de «profondes asymétries»¹⁰⁸, qui sont «maintenues ou créées en mettant en œuvre une violence directe, bien que non exclusivement physique»¹⁰⁹. Par contraste, la seconde constitue un mode de domination qui présuppose que les sujets sont non seulement autorisés mais encore encouragés à profiter de leurs libertés élémentaires et à gérer leurs vies, sans que les asymétries sous-jacentes ne se convertissent en des antagonismes inacceptables et prépondérants. L'oppression ouverte et violente a alors tendance à être plus coûteuse et moins efficace que la régulation subtile et gestionnaire.

Si la domination complexe est le modèle de gestion hégémonique dans des «sociétés *capitalistes-démocratiques* contemporaines»¹¹⁰, c'est essentiellement «l'instauration d'un nouveau genre de relation entre institutions et critique et, en quelque sorte, l'incorporation de celle-ci aux routines de la vie sociale qui caractérisent ces dispositifs»¹¹¹. En somme, dans nos sociétés, l'incorporation du dispositif de la critique dans les institutions permet d'attribuer un degré de légitimité sans précédent à la

¹⁰³ Voir *ibid.*, p. 186-190.

¹⁰⁴ Voir *ibid.*, p. 190-193.

¹⁰⁵ Il faut remarquer que, dans ce cas, il s'agit d'un terme que Boltanski n'utilise pas dans son ouvrage *De la critique*.

¹⁰⁶ Voir *ibid.*, p. 190-193.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 190 (souligné par l'auteur).

¹¹¹ *Ibid.*, p. 191. Sur le rôle de la critique dans des sociétés complexes, voir aussi Susen (2010a) et Susen (2010b).

domination. Plus le système social parvient à donner une voix à la critique sans risquer d'être mis en péril, plus la critique devient une force affirmative, plutôt que négative, dans la reproduction des rapports sous-jacents de domination. Le *Zeitgeist* qui est au cœur du nouvel esprit du capitalisme¹¹² repose ainsi sur l'idée de «[d]ominer par le changement»¹¹³ et, par conséquent, de changer l'esprit de la domination. C'est parce que le changement est censé constituer une «source d'énergie»¹¹⁴ que les forces politiques ne peuvent pas dominer sans libérer l'implacable dynamique des forces productives. Ainsi, le changement est non seulement toléré mais même désiré par les systèmes de domination gestionnaire, du moins dans la mesure où il ne met pas en question les paramètres normatifs et les règles du jeu implicites à travers lesquels les modes discursifs de justification sont absorbés par des modes efficaces de confirmation. Une forme de domination «qui n'exclue pas le changement et même [...] qui s'exerce par l'intermédiaire du changement»¹¹⁵ est un mode d'organisation qui cherche à convertir la transformation en la source principale de sa propre reproduction.

V. LES POTENTIELS DE L'ÉMANCIPATION: TRANSFORMER LA VIE SOCIALE

Une fois envisagés de façon critique la nature et le fonctionnement des différents régimes de domination, la question qui se pose est évidemment la suivante: quelle est la place de l'émancipation dans les systèmes de domination complexe? Si l'on admet que le changement social n'est pas le privilège exclusif des forces collectives qui réclament la possibilité de l'émancipation à travers des processus de transformation, et si l'on reconnaît, en outre, que le changement social, loin d'être réductible à un développement accidentel ou à une déviation anormale, constitue un élément intégral et une force motrice cruciale des régimes politiques fondés sur la domination gestionnaire, alors comment, et selon quels critères, devient-il possible de distinguer entre des processus transformateurs orientés vers l'émancipation et d'autres qui restent enfermés dans la logique de la domination?

¹¹² Voir Boltanski et Chiapello (1999).

¹¹³ Boltanski (2009), p. 193 (souligné par l'auteur).

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 191 (souligné par l'auteur).

La réponse que l'approche boltanskienne apporte à cette question est à la fois simple et complexe. Elle est simple puisqu'elle suggère que, en dernière instance, les processus transformateurs orientés vers l'émancipation sont caractérisés par leur effort pour promouvoir le «projet critique d'une *diminution des privilèges*»¹¹⁶. Cependant, elle est en même temps extrêmement complexe puisqu'elle reconnaît qu'aucun processus d'émancipation ne peut jamais se débarrasser complètement de la logique de la domination, dans la mesure où, derrière tout procès discursif de *justification* subsiste le soupçon affirmatif de la *confirmation*. Dans cette optique, cette approche soutient l'idée que tout processus d'émancipation nous rappelle, simultanément, la fragilité solide du justifié et la solidité fragile du confirmé. Tout ce qui apparaît justifié demande à être confirmé parce que sa validité peut, en principe, toujours être répudiée. En retour, tout ce qui apparaît confirmé demande à être justifié parce que sa légitimité peut, par principe, être ébranlée.

Il apparaît, en ce sens, qu'une «transformation radicale de la relation entre instances de confirmation et instances critiques»¹¹⁷ ne peut pas être dissociée du défi politique consistant à contribuer à «une meilleure distribution des capacités d'action»¹¹⁸ : quelle que soit la capacité anthropologique considérée comme la plus significative pour des processus d'émancipation — nos compétences réflexive, critique et morale ou nos facultés projective, coopérative et créative — et quelle que soit l'épreuve jugée comme la plus significative pour des processus de justification — les épreuves de vérité, de réalité, ou existentielles¹¹⁹ —, «la clôture de la réalité sur elle-même qui décourage la critique»¹²⁰ doit être renversée par l'ouverture de la société sur elle-même qui stimule la critique. Dans la mesure où «les institutions sont indispensables»¹²¹ pour l'organisation immersive et intuitive des processus de socialisation, la critique est essentielle pour la coordination réflexive et discursive des différentes formes d'action.

«Reconnaître la présence de la contradiction herméneutique au cœur de la vie sociale reviendrait non seulement à admettre la *factualité des*

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 228 (souligné par moi).

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 229.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 231.

¹¹⁹ Voir *ibid.*

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ *Ibid.*, p. 232.

institutions, c'est-à-dire le fait qu'elles sont *faites*»¹²², mais aussi à faire face à la *normativité des actions*, c'est-à-dire au fait qu'elles sont *chargées de valeurs*. La «relation entre les instances critiques et les instances institutionnelles»¹²³ est au fondement de la vie sociale, parce que l'ouverture dialectique qui est entraînée par le rapport dynamique entre justification et confirmation, problématisation et acceptation, et négation et affirmation se trouve au cœur de toutes les formes de socialisation.

RÉFLEXIONS CRITIQUES: FAIBLESSES ET LIMITATIONS

(I) *Théorie critique*: Parce qu'il conçoit son approche comme étant «pragmatique», il n'y a rien d'étonnant à ce que Boltanski ne parvienne pas à donner des *fondations normatives* solides à sa conception de la sociologie en général, et à sa conception de la critique en particulier. Bien sûr, on doit mettre au crédit de Boltanski le fait d'avoir cherché les ressources normatives de la critique dans les pratiques sociales quotidiennes, et non dans les tours d'ivoire intellectuelles de la philosophie universitaire. Néanmoins, en raison des *présupposés contextualistes* qui sous-tendent sa notion de critique sociale, son analyse de la normativité demeure particulièrement vague. Il postule — tout en cherchant à le démontrer dans ses études empiriques — que les acteurs ordinaires sont dotés d'une capacité discursive, leur permettant de faire des jugements à propos d'eux-mêmes et de leur environnement. Pourtant, cet optimisme anthropologique, qui suggère qu'un engagement réflexif dans le monde fait partie de ce qu'il faut entendre par être humain, ne parvient pas à examiner les racines, inhérentes à l'espèce humaine, de cette «capacité critique». Certains commentateurs affirment qu'après la proclamation faite par Habermas d'un «changement de paradigme»¹²⁴ la théorie critique est entrée dans une «crise de milieu de vie»¹²⁵; mais on pourrait ajouter que sans le «tournant linguistique» habermassien la théorie critique ne serait même pas devenue adulte. Une théorie critique sans fondations norma-

¹²² *Ibid.*, p. 233 («*faites*» souligné par l'auteur; «*factuelité des institutions*» souligné par moi).

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Voir, par exemple: Habermas (1981a); Habermas (1981b); Habermas (1984); Habermas (2001).

¹²⁵ Sur cette conception, voir, par exemple: Bolte (1989); Honneth et Joas (1986); Moritz (1992); Rademacher (1993); Steinhoff (2001).

tives équivaut à une pratique sociale sans accès à des ressources matérielles et symboliques. Contrairement à Boltanski, Habermas cherche à localiser les fondations normatives de la théorie critique dans les fondations rationnelles du langage. Dans cette perspective, notre capacité critique fait corps avec notre compétence linguistique. Plus précisément, notre faculté critique dérive (a) de notre capacité *assertive* à produire des jugements représentationnels sur le monde, (b) de notre capacité *normative* à coordonner nos actions avec d'autres êtres humains d'une façon sensée et moralement justifiable, (c) de notre capacité *expressive* à faire connaître nos pensées, nos jugements et nos sentiments, et (d) de notre capacité *communicative* à parvenir à une compréhension mutuelle ou, si nécessaire, à des accords résultant de discussions avec nos interlocuteurs. Les écrits de Boltanski, par contraste, sont basés sur le présupposé tacite que notre capacité critique est, en quelque sorte, inscrite «naturellement» dans nos facultés rationnelles.¹²⁶ Ces présuppositions non justifiées l'empêchent de mettre en évidence les ressources, constitutives de l'espèce humaine, qui rendent possibles une appréhension réflexive de la réalité et un engagement discursif dans la société. Nous pouvons tous nous accorder sur le fait que les personnes, contrairement aux autres créatures, sont potentiellement des êtres critiques. Il n'en reste pas moins que nous devons identifier les prédispositions et les ressources qui rendent possible une capacité critique, si nous voulons donner un fondement normatif solide, et non métaphysique, à l'idée même de théorie critique.

(II) *Institutions*: La manière dont Boltanski conçoit les institutions souffre de trois défauts.

(a) *Indétermination terminologique*: Sachant que Boltanski accorde une grande importance au concept d'institution dans son étude, il n'est guère excusable qu'il ait échoué à donner au lecteur une définition claire et précise de ce terme. Étant donné l'absence d'une telle définition, son interprétation des institutions, bien que stimulante d'un point de vue théorique, demeure conceptuellement imprécise et analytiquement embrouillée.

¹²⁶ Il ne fait pas de doute que Boltanski conçoit la «capacité critique» comme une compétence constitutive de l'espèce humaine. Sur ce point, voir, par exemple: Boltanski (1990a); Boltanski (1990b); Boltanski (1993); Boltanski (1998); Boltanski (1999-2000); Boltanski (2002); Boltanski (2009); Boltanski et Honneth (2009); Boltanski, Rennes et Susen (2010); Boltanski et Thévenot (1991); Boltanski et Thévenot (1999); Boltanski et Thévenot (2000). Mais contrairement à des penseurs tels que Habermas, Boltanski ne parvient pas à élucider la relation socio-ontologique entre capacité critique et rationalité linguistique.

(b) *Justification discursive*: Ce manque de précision conceptuelle et de rigueur méthodologique se retrouve dans l'impossibilité, pour Boltanski, de reconnaître que certaines caractéristiques — sans doute distinctives — qu'il attribue aux «institutions», notamment leurs *fonctions d'organisation et de liaison*, sont essentielles à d'autres variables sociologiques clés, telles que les structures sociales, les normes culturelles et les pratiques ritualisées. Certes, Boltanski a raison de souligner que l'une des fonctions anthropologiques centrales des institutions est de rendre possible l'organisation à la fois matérielle et symbolique du monde social. Pourtant, il ne rend pas compte du fait que d'autres variables sociologiques — non institutionnelles — permettent *aussi* aux agents humains d'affronter la complexité et l'incertitude inhérentes à leur existence et, par là, représentent *aussi* de précieuses sources de l'identité individuelle et collective, de la prévision interactionnelle et de la sécurité ontologique. En d'autres termes, il ne réussit pas à appréhender les fonctions *indispensables et irremplaçables* des institutions, c'est-à-dire les fonctions anthropologiques fondamentales que *seules* les institutions peuvent remplir.

(c) *Analyse sociologique*: De manière peut-être encore plus significative, Boltanski ne parvient pas à identifier des critères sociologiques qui nous permettraient de prouver l'existence actuelle des réalités institutionnelles. Étant donné que, notamment dans des sociétés hautement différenciées, les multiples sphères d'interaction se chevauchent, la question de savoir quel critère devrait être retenu pour définir les limites d'un cadre institutionnel est loin d'être évidente. De façon plus spécifique, ce qui manque à l'analyse des institutions faite par Boltanski est un engagement critique dans la question suivante: est-ce que la prépondérance d'une certaine sphère institutionnelle dépend principalement de facteurs *objectifs* (comme des circonstances structurelles), de facteurs *intersubjectifs* (comme des arrangements relationnels), de facteurs *subjectifs* (comme des projections cognitives), ou bien d'une combinaison de ces éléments? Les sociologues boltanskiens ont une tâche majeure à accomplir, dans la mesure où ils doivent dégager les paramètres, basés sur des preuves, d'une analyse non réductionniste des institutions. Sans de tels critères, une analyse à la fois sociologique et philosophique des institutions demeure purement spéculative et en grande partie rhétorique. L'analyse embrouillée des institutions faite par Boltanski est susceptible de créer une réalité imaginaire dans les représentations, mais elle aide peu à établir une représentation adéquate de la réalité.

(III) *Critique*: Un autre aspect problématique de ce livre réside dans l'analyse de la nature de la critique. Bien sûr, Boltanski a raison de rappeler que la distinction entre la «critique ordinaire» et la «critique scientifique» n'est pas aussi tranchée qu'elle peut le sembler à première vue. Remettant en cause les présupposés épistémologiques sous-tendant les écrits des penseurs marxistes, durkheimiens et bourdieusiens, il montre de façon convaincante que la critique est une capacité socio-ontologique des acteurs ordinaires, et non un privilège professionnel monopolisé par des scientifiques réflexifs. Mais étrangement — malgré l'importance que l'auteur attache à ce concept, comme l'indique ouvertement le titre du livre — Boltanski n'offre pas une analyse systématique de la relation entre les formes ordinaires et les expressions scientifiques de la critique.

Nous pouvons distinguer trois positions possibles sur cette question. (a) *La critique scientifique est supérieure à la critique ordinaire*, car les mécanismes structuraux sous-jacents au monde naturel comme au monde social échappent à la compréhension de la réalité dont fait preuve le sens commun des gens ordinaires. (b) *La critique ordinaire est supérieure à la critique scientifique*, car l'authenticité des expériences subjectives et intersubjectives, dérivant de l'implication corporelle des acteurs dans le monde naturel et social, échappe à des explications de la réalité inutilement sophistiquées, d'un point de vue conceptuel, et stériles, d'un point de vue méthodologique. (c) *La critique scientifique comme la critique ordinaire sont légitimes et potentiellement pertinentes*; leur valeur épistémologique dépend du type de savoir que l'on cherche à produire, car la recherche de la validité cognitive a toujours lieu à partir d'une position particulière dans la réalité, et en relation à certains aspects de celle-ci. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'opposer mais de réunir de façon féconde les manières scientifiques et ordinaires d'entrer en rapport avec le monde. C'est l'une des plus grandes réussites de Boltanski d'avoir attiré notre attention sur la signification sociologique des disputes de la vie quotidienne, notamment eu égard à leur rôle charnière dans la construction normative et la constante négociation des arrangements sociaux. Cependant, ce qu'il n'a pas réussi à dégager est *une analyse systématique des raisons épistémologiques* pour lesquelles la connaissance scientifique et la connaissance ordinaire ne sont pas si éloignées qu'elles en ont l'air au premier abord. Examinons ces raisons brièvement, afin d'illustrer leur importance pour le projet de Boltanski.

(a) *Les limitations épistémologiques de la connaissance scientifique*: Afin de défendre la valeur épistémique de la connaissance scientifique, il

est possible d'affirmer qu'elle présente trois caractéristiques constitutives: premièrement, la *positivité*, dérivée de la fiabilité d'une connaissance basée sur l'expérience; deuxièmement, l'*objectivité*, se fondant sur la possibilité d'une connaissance axiologiquement neutre; et, troisièmement, l'*universalité*, exprimée par la validité d'une connaissance transcendant les contextes. Il ne fait pas de doute que l'insistance de Bourdieu sur la scientificité de la sociologie s'appuie sur sa confiance dans la *positivité*, l'*objectivité* et l'*universalité* des prétentions convaincantes de la connaissance. Mais ce que ceux qui soutiennent cette approche ne parviennent pas à prendre en compte est le rôle du *langage*, de la *subjectivité* et de la *relativité* dans la construction normative de la connaissance scientifique. Étant donné que toute approche scientifique de la société n'est concevable que comme une relation à la réalité s'établissant par l'intermédiaire du *langage*, la fiabilité d'une connaissance basée sur l'expérience est conditionnée par la capacité représentationnelle des signes linguistiques. Dans la mesure où toute explication scientifique s'appuie sur une interprétation du monde formulée par une *subjectivité*, la possibilité épistémique de la neutralité axiologique est affaiblie par la réalité omniprésente de formes positionnellement structurées d'imposition de valeurs. Si toute généralisation scientifique à propos du monde ne peut faire valoir son autorité épistémique que pour autant qu'elle reconnaît la *relativité* et le conditionnement par le contexte de toute prétention à une représentation adéquate du monde, alors la force des prétentions discursives à la validité universelle repose sur l'arbitraire spatio-temporellement constitué de la légitimité sociale. Bref, l'idéal épistémique de la scientificité ne peut s'élever au-dessus des contraintes sociales déterminées par des formes de normativité s'exprimant par l'intermédiaire du langage, mobilisant une subjectivité et s'inscrivant dans un contexte.¹²⁷

(b) *Le pouvoir épistémique de la connaissance ordinaire*: Afin de défendre la valeur épistémique de la connaissance ordinaire, nous devons faire justice aux capacités cognitives des acteurs sociaux: (i) en tant qu'êtres représentationnels, nous pouvons produire une connaissance *descriptive*; (ii) en tant qu'êtres analytiques, nous construisons une connaissance *systématique*; (iii) en tant qu'êtres réflexifs, nous sommes capables de développer une connaissance *explicative*; (iv) en tant qu'êtres moraux, nous générons une connaissance *normative*; (v) en tant qu'êtres rationnels,

¹²⁷ Sur ce point, voir Susen (2011a), p. 72-73.

nous participons à des échanges de connaissance *discursive*; (vi) en tant qu'êtres d'apprentissage, nous nous appuyons sur une connaissance *cumulative*; (vii) en tant qu'êtres projectifs, nous pouvons même faire des hypothèses sur le futur à partir d'une connaissance *prédictive*. Au lieu de considérer ces capacités cognitives comme le privilège épistémique de scientifiques et d'experts, nous devons reconnaître qu'elles font partie de la condition humaine.

(c) Dans la mesure où le point de départ de tout le projet de Boltanski est de prendre ses distances avec une distinction tranchée entre la connaissance ordinaire et la connaissance scientifique, et ainsi de rejeter le caractère soi-disant fataliste de la sociologie critique de Bourdieu, il est à peine excusable qu'il ne parvienne pas à fournir *un cadre épistémologique systématique* sur lequel fonder sa sociologie pragmatique de la critique. Pour le dire plus simplement, il n'y a pas de sociologie compréhensive de la critique sans une philosophie analytique des capacités épistémiques.

(IV) *Domination*: L'un des aspects les plus déterminants de l'analyse boltanskienne de la domination sociale est son insistance sur le pouvoir *élastique, adaptable et intégrateur* des systèmes capitalistes avancés. Il ne s'agit pas de suggérer que Boltanski néglige les dimensions déshumanisantes et destructrices du capitalisme. Au lieu de cela, contrairement aux approches unilatérales des formations capitalistes qui ne conçoivent les sociétés régies par le marché que comme de purs «systèmes d'enclosure» répressifs, Boltanski prend au sérieux l'une des principales préoccupations théoriques de Marx: le caractère dynamique, novateur et producteur du capitalisme. En fait, eu égard au développement rapide des forces productives de ces deux derniers siècles, on pourrait arriver à la conclusion cynique que le capitalisme peut mobiliser le potentiel de finalisation, de coopération et de création — constitutif de la capacité de l'espèce humaine à agir de manière sensée, tel qu'il est incarné par la forme concrète du travail — avec beaucoup plus de succès que n'importe quel autre système économique. La capacité systémique à réaliser précisément ce potentiel a été examinée avec pertinence par l'auteur lui-même, en termes de «nouvel esprit du capitalisme»¹²⁸. Comme le montre Boltanski de façon convaincante, sous les paramètres normatifs de ce

¹²⁸ Voir Boltanski et Chiapello (1999). Sur ce point, voir aussi: Bidet (2002); Chiapello et Fairclough (2002); Fairclough (2002); Gadrey, Hatchuel, Boltanski et Chiapello (2001); Turner (2007).

«nouvel esprit», les acteurs sociaux — c'est-à-dire les élites politiques et économiques «d'en haut», de même que les gens ordinaires «d'en bas» — sont non seulement autorisés, mais également tenus de mobiliser les puissantes (*empowering*) ressources inhérentes à leurs capacités critiques, réflexives et productives. Les ingrédients clés de ce nouvel esprit — tels que «l'initiative», «la créativité», «l'imagination», «la transparence», «l'engagement», «l'ouverture», «le dialogue» et «le travail d'équipe» — ne donnent pas seulement aux formes capitalistes de domination une flexibilité et une adaptabilité systémiques, mais aussi un degré inégalé de légitimité idéologique. Par conséquent, le capitalisme est désormais perçu comme le mode de production hégémonique presque partout dans le monde.¹²⁹

Naturellement, on pourrait questionner l'originalité des analyses de Boltanski en montrant que, dès les premiers jours de la modernité, des théoriciens classiques des sciences sociales et économiques — notamment Smith, Ricardo, Marx, Weber et Polanyi — caractérisèrent le capitalisme comme le système économique le plus dynamique de l'histoire de l'humanité. Pourtant, le problème le plus significatif provenant de l'analyse de Boltanski met en jeu une autre question: son manque d'attention à *la constitution polycentrique des relations de pouvoir* dans les sociétés différenciées. Bien qu'il mette l'accent sur la nature dynamique et souple des systèmes complexes de domination, Boltanski minimise le fait que les sociétés capitalistes sont divisées de l'intérieur par des déterminants sociologiques, comme la classe, le sexe, l'ethnicité, la religion, l'âge et la compétence. Dans la sociologie anglo-saxonne, le terme «intersectionnalité» (*intersectionality*) est employé, à tort ou à raison, pour rendre compte de la complexité interne des cadres et des identités sociales polycentriques. Afin de faire face à l'enchevêtrement des relations de pouvoir dans les sociétés hautement différenciées, nous devons examiner non seulement le «nouvel esprit du capitalisme», mais aussi la présence persistante d'autres sources de domination, aussi bien structurales qu'idéologiques, comme l'ethnocentrisme, le racisme, le sexisme, les discriminations fondées sur l'âge ou la compétence. L'incapacité de Boltanski à accorder une importance égale, ou du moins semblable, à d'autres sources fondamentales du pouvoir social est révélateur du fait que, malgré son scepticisme à l'égard des approches déterministes en

¹²⁹ Sur ce point, voir Susen (2012).

sciences sociales, sa propre conception de la domination souffre d'un réductionnisme économique résiduel, à partir duquel nous pouvons distinguer entre une «contradiction principale» (*Hauptwiderspruch*) et des «contradictions subordonnées» (*Nebenwidersprüche*), celles-ci représentant des manifestations dérivées de celle-là. Toutefois, il nous faut explorer ce «nouvel esprit» dans d'autres domaines sociaux.

(V) *Émancipation*: L'un des aspects thématiques les plus prometteurs dans *De la critique* est en même temps l'un de ses éléments les plus faibles: l'analyse boltanskienne de l'émancipation humaine. Cette difficulté est en effet liée à un autre aspect problématique de ce livre, qui est susceptible d'étonner plus particulièrement le lecteur anglo-saxon: la tendance de l'auteur à affirmer des choses relativement simples dans un langage inutilement compliqué et parfois embrouillé. Cette difficulté est surtout flagrante si l'on considère l'analyse discutable, et sans doute réductrice, faite par Boltanski des processus émancipateurs. Comme nous l'avons expliqué ci-dessus, l'auteur conçoit les processus émancipateurs essentiellement comme des pratiques sociales qui contribuent à une «diminution des privilèges»¹³⁰, à une «meilleure distribution des capacités d'action»¹³¹ et à la réalisation des capacités critiques mobilisées par les acteurs pour s'opposer à la «clôture de la réalité sur elle-même»¹³². Malheureusement, cette conception très vague de l'émancipation, qui se fonde sur la confiance accordée aux puissantes capacités des gens ordinaires, est politiquement tellement *élastique* que non seulement les anarchistes, les communistes et les socialistes, mais aussi les démocrates sociaux, les libéraux et même les néoconservateurs, seraient heureux de la reprendre à leur compte. L'analyse approximative de l'émancipation faite par Boltanski, qui ne parvient pas à capturer la qualité spécifique de pratiques sociales libératrices, est symptomatique de l'incapacité de l'auteur à identifier des formes viables d'action et de réflexion capables d'affaiblir substantiellement la logique hégémonique sous-tendant les systèmes de domination sociale. Boltanski a certainement raison de résister à la tentation de développer des projets utopistes. Cependant, si la tâche normative de la théorie critique est réduite au dévoilement des «contradictions herméneutiques» inhérentes aux

¹³⁰ Boltanski (2009), p. 228.

¹³¹ *Ibid.*, p. 231.

¹³² *Ibid.*

relations de pouvoir, sans réfléchir précisément aux conditions rendant possible des alternatives viables, alors elle restera enfermée dans les limitations symboliques et matérielles de l'horizon historique qu'elle cherche à dépasser.

De plus, on peut se demander dans quelle mesure la conception boltanskienne de l'émancipation reste enfermée dans une analyse *rationaliste* du social, qui s'intéresse principalement aux capacités cognitives et critiques des acteurs, plutôt qu'à leur constitution corporelle et à leurs manières non rationnelles d'entrer en relation avec le monde. S'il y a une leçon importante que Boltanski peut apprendre de Bourdieu, c'est l'idée qu'il n'y a pas de sociologie compréhensive de l'émancipation sans une sociologie critique du corps. Or cette dernière n'est pas à l'ordre du jour des approches purement rationalistes de l'émancipation individuelle et sociale. Ainsi, il est ironique que, bien que tout l'intérêt du projet pragmatique de Boltanski réside dans la prise au sérieux des gens ordinaires et de leurs diverses capacités, il demeure attaché à la tradition des théories courantes de la domination, en concevant les capacités critiques et rationnelles du sujet comme le moteur des processus sociaux d'émancipation. Le livre de Boltanski constitue une contribution majeure à la littérature et prouve, de manière convaincante, que l'on peut considérer la théorie critique comme un projet digne de ce nom, dont les fondations normatives doivent être situées dans les processus ordinaires de l'action et de la réflexion. Cependant, si nous sommes prêts à accepter que les pratiques sociales d'émancipation ne sont pas limitées à des processus discursifs de critique et de justification, c'est à la théorie critique que revient la tâche de se détacher de l'emprise rationaliste qui l'empêche de comprendre que la libération par la prise de conscience est une condition nécessaire, mais insuffisante, de l'émancipation humaine.

Finalement, bien que Boltanski ait proclamé que l'un des objectifs centraux de son livre est de contribuer à la réconciliation de la sociologie critique et de la sociologie pragmatique de la critique, ce livre manque d'une analyse systématique des points clés de *convergence*, de *divergence* et de possible *intégration* entre ces deux approches. Il faut sans nul doute saluer l'effort de Boltanski pour dépasser les différences à la fois personnelles et intellectuelles qui le séparent de son «père académique», et ainsi pour fournir les bases d'un dialogue constructif entre leurs approches respectives. Il est frappant, néanmoins, que la tentative menée par Boltanski pour initier une conversation si féconde entre les deux analyses demeure assez *vague* et *rudimentaire*. Comme nous avons eu

l'occasion de le montrer dans une autre étude¹³³, les deux approches, malgré des différences considérables entre les cadres théoriques qu'elles développent respectivement, sont loin d'être incommensurables. Leur comparaison systématique prouve que les deux penseurs ont en commun une série de préoccupations théoriques et, plus important encore, qu'ils se rejoignent sur un ensemble de positions normatives, notamment à travers leur critique des rapports de domination et leur insistance sur la possibilité de l'émancipation.¹³⁴

BIBLIOGRAPHIE

- APEL, Karl-Otto (éd.) (1971). *Hermeneutik und Ideologiekritik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- APEL, Karl-Otto (1979). *Die Erklären-Verstehen-Kontroverse in transzendental-pragmatischer Sicht*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- BAERT, Patrick et CARREIRA DA SILVA, Filipe (2010 [1998]). *Social Theory in the Twentieth Century and Beyond*, 2nd Edition, Cambridge, Polity Press.
- BASAURE, Mauro (2011a). «In the Epicenter of Politics: Axel Honneth's Theory of the Struggles for Recognition and Luc Boltanski and Laurent Thévenot's Moral and Political Sociology», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 263-281.
- BASAURE, Mauro (2011b). «An Interview with Luc Boltanski: Criticism and the Expansion of Knowledge», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 361-381.
- BASAURE, Mauro, REEMTSMA, Jan Philipp et WILLIG, Rasmus (éds.) (2009). *Erneuerung der Kritik: Axel Honneth im Gespräch*, Frankfurt am Main, Campus.
- BÉNATOUIL, Thomas (1999a). «Critique et pragmatique en sociologie. Quelques principes de lecture», *Annales HSS* 2, Mars-Avril, p. 281-317.
- BÉNATOUIL, Thomas (1999b). «A Tale of Two Sociologies: The Critical and the Pragmatic Stance in Contemporary French Sociology», *European Journal of Social Theory* 2(3), p. 379-396.

¹³³ Susen (2013 [à paraître]).

¹³⁴ Il va au-delà des limites de cet article de présenter une analyse détaillée des principaux points de convergence, de divergence et de possible intégration entre la «sociologie critique» de Bourdieu et la «sociologie pragmatique de la critique» de Boltanski. Pour un *Grundriß* des principales caractéristiques de ce projet, voir Susen (2013 [à paraître]).

- BERTEN, André (1993). «D'une sociologie de la justice à une sociologie du droit. À propos des travaux de L. Boltanski et L. Thévenot», *Recherches sociologiques* 24(1-2), p. 69-89.
- BIDET, Jacques (2002). «L'esprit du capitalisme. Questions à Luc Boltanski et Ève Chiapello», dans Jean LOJKINE (éd.), *Les sociologues critiques du capitalisme: en hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. Actuel Marx Confrontation), p. 215-233.
- BLIC, Damien de (2000). «La sociologie politique et morale de Luc Boltanski», *Raisons politiques* 3, p. 149-158.
- BLIC, Damien de, et MOUCHARD, Daniel (2000a). «La cause de la critique (I) – Entretien avec Luc Boltanski», *Raisons politiques* 3, p. 159-184.
- BLIC, Damien de, et MOUCHARD, Daniel (2000b). «La cause de la critique (II) – Entretien avec Luc Boltanski», *Raisons politiques* 4, p. 135-159.
- BLOKKER, Paul (2011). «Pragmatic Sociology: Theoretical Evolvement and Empirical Application», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 251-261.
- BLOKKER, Paul et BRIGHENTI, Andrea (2011a). «Politics Between Justification and Defiance», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 283-300.
- BLOKKER, Paul et BRIGHENTI, Andrea (2011b). «An Interview with Laurent Thévenot: On engagement, Critique, Commonality, and Power», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 383-400.
- BOGUSZ, Tanja (2010). *Zur Aktualität von Luc Boltanski. Einleitung in sein Werk*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- BOLTANSKI, Luc (1969). *Prime éducation et morale de classe*, Paris, Mouton.
- BOLTANSKI, Luc (1982). *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit.
- BOLTANSKI, Luc (1990a). *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié.
- BOLTANSKI, Luc (1990b). «Sociologie critique et sociologie de la critique», *Politix* 10-11, p. 124-134.
- BOLTANSKI, Luc (1993a). *La souffrance à distance*, Paris, Métailié.
- BOLTANSKI, Luc (1993b). «Dissémination ou abandon: la dispute entre amour et justice. L'hypothèse d'une pluralité de régimes d'action», dans Paul LADRIÈRE, Patrick PHARO et Louis QUÉRÉ (éds.), *La théorie de l'action: Le sujet pratique en débat*, Paris, CNRS Éditions, p. 235-259.
- BOLTANSKI, Luc (1998). «Critique sociale et sens moral. Pour une sociologie du jugement», dans Tetsuji YAMAMOTO (éd.), *Philosophical Designs for a Socio-Cultural Transformation: Beyond Violence and the Modern Era*, Tokyo, Boulder, CO, École des Hautes Études en Sciences Culturelles, Rowman & Littlefield, p. 248-273.
- BOLTANSKI, Luc (1999-2000). «Une sociologie sans société?», *Le genre humain*, Hiver-Printemps, p. 303-311.
- BOLTANSKI, Luc (2002a). «Nécessité et justification», *Revue économique* 53(2), p. 275-289.
- BOLTANSKI, Luc (2002b). «The Left After May 1968 and the Longing for Total Revolution», *Thesis Eleven* 69, p. 1-20.

- BOLTANSKI, Luc (2003). «Usages faibles, usages forts de l'habitus», dans Pierre ENCREVÉ et Rose-Marie LAGRAVE (éds.), *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, p. 153-161.
- BOLTANSKI, Luc (2004). *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc (2008). *Rendre la réalité inacceptable. À propos de «La production de l'idéologie dominante»*, Paris, Demopolis.
- BOLTANSKI, Luc (2009). *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc et CHIAPELLO, Ève (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc et CLAVERIE, Élisabeth (2007). «Du monde social en tant que scène d'un procès», dans Luc BOLTANSKI, Élisabeth CLAVERIE, Nicolas OFFENSTADT et Stéphane VAN DAMME (éds.), *Affaires, scandales et grandes causes: De Socrate à Pinochet*, Paris, Éditions Stock, p. 395-452.
- BOLTANSKI, Luc, DARRÉ, Yann et SCHILTZ, Marie-Ange (1984). «La dénonciation», *Actes de la recherche en sciences sociales* 51, p. 3-40.
- BOLTANSKI, Luc et Axel HONNETH (2009). «Soziologie der Kritik oder Kritische Theorie? Ein Gespräch mit Robin Celikates», dans Rahel JAEGGI et Tilo WESCHE (éds.), *Was ist Kritik?*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 81-114.
- BOLTANSKI, Luc, RENNES, Juliette et SUSEN, Simon (2010). «La fragilité de la réalité. Entretien avec Luc Boltanski. Propos recueillis par Juliette Rennes et Simon Susen», *Mouvements* 64, p. 151-166.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (1983). «Finding One's Way in Social Space: A Study Based on Games», *Social Science Information* 22(4/5), p. 631-680.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (1999). «The Sociology of Critical Capacity», *European Journal of Social Theory* 2(3), p. 359-377.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (2000). «The Reality of Moral Expectations: A Sociology of Situated Judgement», *Philosophical Explorations* 3(3), p. 208-231.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (éds.) (1989). *Justesse et justice dans le travail*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. Cahiers du centre d'études de l'emploi).
- BOLTE, Gerhard (éd.) (1989). *Unkritische Theorie: Gegen Habermas*, Lüneburg, zu Klampen.
- BORGHI, Vando (2011). «One-Way Europe? Institutional Guidelines, Emerging Regimes of Justification, and Paradoxical Turns in European Welfare Capitalism», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 321-341.
- BOURDIEU, Pierre (1993). «Comprendre», dans Pierre BOURDIEU (éd.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, p. 1389-1447.
- BOURDIEU, Pierre et BOLTANSKI, Luc (1975). «Le fétichisme de la langue», *Actes de la recherche en sciences sociales* 4, p. 2-32.

- BOURDIEU, Pierre et BOLTANSKI, Luc (2008). *La production de l'idéologie dominante*, Paris, Demopolis, Éd. Raisons d'agir.
- BOURDIEU, Pierre, CHAMBOREDON, Jean-Claude et PASSERON, Jean-Claude (1968). *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Mouton.
- CAILLÉ, Alain (1988). «Esquisse d'une critique de l'économie générale de la pratique», *Cahiers du LASA* «Lectures de Pierre Bourdieu», Université de Caen, n. 8-9.
- CALLINICOS, Alex (2006). *The Resources of Critique*, Cambridge, Polity Press.
- CEFAÏ, Daniel (2003). *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- CEFAÏ, Daniel (2007). *Pourquoi se mobilise-t-on? Théories de l'action collective*, Paris, La Découverte.
- CEFAÏ, Daniel et JOSEPH, Isaac (éds.) (2002). *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- CEFAÏ, Daniel et SATURNO, Carole (éds.). (2007). *Itinéraires d'un pragmatiste. Hommages à Isaac Joseph*, Paris, Économica.
- CELIKATES, Robin (2009). *Kritik als soziale Praxis. Gesellschaftliche Selbstverständigung und kritische Theorie*, Frankfurt am Main, Campus.
- CHIAPELLO, Ève et FAIRCLOUGH, Norman L. (2002). «Understanding the New Management Ideology: A Transdisciplinary Contribution from Critical Discourse Analysis and New Sociology of Capitalism», *Discourse and Society* 13(2), p. 185-208.
- CORCUFF, Philippe (1996). «Théorie de la pratique et sociologies de l'action. Anciens problèmes et nouveaux horizons à partir de Bourdieu», *Actuel Marx* 20, Deuxième Semestre, p. 27-38.
- DELANTY, Gerard (1997). *Social Science: Beyond Constructivism and Realism*, Buckingham, Open University Press.
- DELANTY, Gerard (2011). «Varieties of Critique in Sociological Theory and their Methodological Implications for Social Research», *Irish Journal of Sociology* 19(1), p. 68-92.
- DELANTY, Gerard et STRYDOM, Piet (éds.) (2003). *Philosophies of Social Science: The Classic and Contemporary Readings*, Buckingham, Open University Press.
- DILTHEY, Wilhelm (1883). *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*, Erster Band, Leipzig, Duncker & Humblot.
- DODIER, Nicolas (1991). «Agir dans plusieurs mondes», *Critique* 529-530, p. 427-458.
- DODIER, Nicolas (1993). «Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique», *Réseaux* 62, p. 63-85.
- DÖRRE, Klaus, LESSENICH, Stephan et ROSA, Hartmut (2009). *Soziologie – Kapitalismus – Kritik: Eine Debatte*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- EULRIET, Irène (2008). «Analysing Political Ideas and Political Action», *Economy and Society* 37(1), p. 135-150.

- FABIANI, Jean-Louis (2011). «Book Review: Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation* (Paris: Gallimard, 2009)», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 401-406.
- FORST, Rainer, HARTMANN, Martin, JÄGGI, Rahel et SAAR, Martin (éds.) (2009). *Sozialphilosophie und Kritik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- FRÈRE, Bruno (2004). «Genetic Structuralism, Psychological Sociology and Pragmatic Social Actor Theory: Proposals for a Convergence of French Sociologies», *Theory, Culture & Society* 21(3), p. 85-99.
- GADREY, Jean, HATCHUEL, Armand, BOLTANSKI, Luc et CHIAPELLO, Ève (2001). «SYMPOSIUM sur: *Le nouvel esprit du capitalisme*, de Luc Boltanski et Ève Chiapello», *Sociologie du travail* 43(3), p. 389-421.
- GAUTIER, Claude (2001). «La sociologie de l'accord. Justification contre déterminisme et domination», *Politix* 54, p. 197-220.
- HABERMAS, Jürgen (1970). *Zur Logik der Sozialwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- HABERMAS, Jürgen (1981). *Theorie des kommunikativen Handelns. Band 1: Handlungsrationalität und gesellschaftliche Rationalisierung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- HABERMAS, Jürgen (1981). *Theorie des kommunikativen Handelns. Band 2: Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- HABERMAS, Jürgen (1984). *Vorstudien und Ergänzungen zur Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- HABERMAS, Jürgen (2001). *Kommunikatives Handeln und detranszendentalisierte Vernunft*, Stuttgart, Reclam.
- HARTMANN, Martin (2009). «Vorstellungskraft, Mitgefühl und Kritik. Überlegungen im Anschluss an Adam Smith», dans Rainer FORST, Martin HARTMANN, Rahel JÄGGI et Martin SAAR (éds.) *Sozialphilosophie und Kritik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 506-527.
- HONNETH, Axel (1984). «Die zerrissene Welt der symbolischen Formen. Zum kultursoziologischen Werk Pierre Bourdieus», *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* 36(1), p. 147-164.
- HONNETH, Axel (2010). «Dissolutions of the Social: On the Social Theory of Luc Boltanski and Laurent Thévenot», *Constellations* 17(3), p. 376-389.
- HONNETH, Axel et JOAS, Hans (éds.) (1986). *Kommunikatives Handeln: Beiträge zu Jürgen Habermas' «Theorie des kommunikativen Handelns»*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- HUSSERL, Edmund (1972 [1939]). *Erfahrung und Urteil: Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, 4. Auflage, redigiert und herausgegeben von Ludwig LANDGREBE, Hamburg, F. Meiner.
- JÄGGI, Rahel (2009). «Was ist eine (gute) Institution?», dans Rainer FORST, Martin HARTMANN, Rahel JÄGGI et Martin SAAR (éds.), *Sozialphilosophie und Kritik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 528-544.
- JÄGGI, Rahel et WESCHE, Tilo (2009). «Einführung: Was ist Kritik?», dans Rahel JÄGGI et Tilo WESCHE (éds.), *Was ist Kritik?*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 7-20.

- JAGD, Søren (2011). «Pragmatic Sociology and Competing Orders of Worth in Organizations», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 343-359.
- JURT, Joseph (2004). «Pierre Bourdieu (1930-2002). Eine Soziologie der symbolischen Güter», dans Martin Ludwig HOFMANN, Tobias F. KORTA et Sibylle NIEKISCH (éds.), *Culture Club. Klassiker der Kulturtheorie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 204-219.
- KANT, Immanuel (2000 [1788]). *Kritik der praktischen Vernunft. Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, 19. Auflage, herausgegeben von Wilhelm WEISCHEDEL, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich (1953 [1845-1847]). *Die deutsche Ideologie*, Berlin, Dietz.
- MAUGER, Gérard (2005). «Über symbolische Gewalt», dans Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, Étienne FRANÇOIS et Gunter GEBAUER (éds.), *Pierre Bourdieu: Deutsch-französische Perspektiven*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 208-230.
- NACHI, Mohamed (2006). *Introduction à la sociologie pragmatique*, Paris, Armand Colin.
- NEGRI, Toni (1994). «Relire Boltanski et Thévenot: sociologie et philosophie politique», *Multitudes* (Janvier).
- OUTHWAITE, William (1986 [1975]). *Understanding Social Life: The Method Called Verstehen*, 2nd Edition, Lewes, Jean Stroud.
- OUTHWAITE, William (1987). *New Philosophies of Social Science: Realism, Hermeneutics and Critical Theory*, Basingstoke, Macmillan Education.
- OUTHWAITE, William (1998). «Naturalisms and Antinaturalisms», dans Tim MAY et Malcolm WILLIAMS (éds.), *Knowing the Social World*, Buckingham, Open University Press, p. 22-36.
- OUTHWAITE, William (2000). «Rekonstruktion und methodologischer Dualismus», dans Stefan MÜLLER-DOOHM (éd.), *Das Interesse der Vernunft: Rückblicke auf das Werk von Jürgen Habermas seit «Erkenntnis und Interesse»*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 218-241.
- PETER, Lothar (2004). «Pierre Bourdieus Theorie der symbolischen Gewalt», dans Margareta STEINRÜCKE (éd.), *Pierre Bourdieu: Politisches Forschen, Denken und Eingreifen*, Hamburg, VSA, p. 48-73.
- RADEMACHER, Claudia (1993). *Versöhnung oder Verständigung? Kritik der Habermasschen Adorno-Revision*, Lüneburg, zu Klampen.
- REHBERG, Merle (2007). *Auf dem Prüfstein der Künstlerkritik. Zu Kapitel VII aus dem Werk «Der neue Geist des Kapitalismus» von Luc Boltanski und Ève Chiapello*, München, GRIN Verlag.
- SCHMIDT, Philipp (2007). *New Management – Der neue Geist des Kapitalismus: Eine kurze Analyse der Theorie Boltanskis und Chiapellos*, München, GRIN Verlag.
- SCHOPENHAUER, Arthur (1972 [1819]). *Die Welt als Wille und Vorstellung*, 3. Auflage, Wiesbaden, Brockhaus.
- SILBER, Ilana F. (2003). «Pragmatic Sociology as Cultural Sociology: Beyond Repertoire Theory?», *European Journal of Social Theory* 6(4), p. 427-449.

- SILBER, Ilana F. (2011). «Emotions as Regime of Justification? The Case of Civic Anger», *European Journal of Social Theory* 14(3), p. 301-320.
- STARK, David (2009). *The Sense of Dissonance: Accounts of Worth in Economic Life*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- STAVO-DEBAUGE, Joan (2011). «De la critique, une critique. Sur le geste «radical» de Luc Boltanski», *EspacesTemps.net*, Textuel, 07.03.2011, <http://espacestemps.net/document8657.html> / <http://espacestemps.net/document8658.html>.
- STEINHOFF, Uwe (2001). *Kritik der kommunikativen Rationalität: Eine Gesamtdarstellung und Analyse der kommunikationstheoretischen jüngeren Kritischen Theorie*, Marsberg, Die Deutsche Bibliothek.
- SUSEN, Simon (2007). *The Foundations of the Social: Between Critical Theory and Reflexive Sociology*, Oxford, Bardwell Press.
- SUSEN, Simon (2008a). «Poder y anti-poder (I-III)», *Erasmus: Revista para el diálogo intercultural* 10(1), p. 49-90.
- SUSEN, Simon (2008b). «Poder y anti-poder (IV-V)», *Erasmus: Revista para el diálogo intercultural* 10(2), p. 133-180.
- SUSEN, Simon (2009a). «Between Emancipation and Domination: Habermasian Reflections on the Empowerment and Disempowerment of the Human Subject», *Pli: The Warwick Journal of Philosophy* 20, p. 80-110.
- SUSEN, Simon (2009b). «The Philosophical Significance of Binary Categories in Habermas's Discourse Ethics», *Sociological Analysis* 3(2), p. 97-125.
- SUSEN, Simon (2010a). «Los movimientos sociales en las sociedades complejas», dans Celia BASCONZUELO, Teresita MOREL et Simon SUSEN (éds.), *Ciudadanía territorial y movimientos sociales. Historia y nuevas problemáticas en el escenario latinoamericano y mundial*, Río Cuarto, Ediciones del ICALA, p. 149-226.
- SUSEN, Simon (2010b). «The Transformation of Citizenship in Complex Societies», *Journal of Classical Sociology* 10(3), p. 259-285.
- SUSEN, Simon (2010c). «Remarks on the Concept of Critique in Habermasian Thought», *Journal of Global Ethics* 6(2), p. 103-126.
- SUSEN, Simon (2011a). «Epistemological Tensions in Bourdieu's Conception of Social Science», *Theory of Science* 33(1), p. 43-82.
- SUSEN, Simon (2011b). «Afterword: Concluding Reflections on the Legacy of Pierre Bourdieu», dans Simon SUSEN et Bryan S. TURNER (éds.) *The Legacy of Pierre Bourdieu: Critical Essays*, London: Anthem Press, p. 367-409.
- SUSEN, Simon (2011c). «Kritische Gesellschaftstheorie or kritische Gesellschaftspraxis? Robin Celikates, *Kritik als soziale Praxis. Gesellschaftliche Selbstverständigung und kritische Theorie* (Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2009)», *Archives Européennes de Sociologie / European Journal of Sociology* 52(3), p. 447-463.
- SUSEN, Simon (2012). «“Open Marxism” Against and Beyond the “Great Enclosure”? Reflections on How (Not) To Crack Capitalism», *Journal of Classical Sociology*, 12(2), p. 281-331.
- SUSEN, Simon (2013 [à paraître]). «Une réconciliation entre Pierre Bourdieu et Luc Boltanski est-elle possible? Pour un dialogue entre la sociologie

- critique et la sociologie pragmatique de la critique», dans Bruno F^{RÈRE} (éd.), *Quel présent pour la critique sociale?*, Paris, Desclée de Brouwer.
- SUSEN, Simon et TURNER, Bryan S. (éds.) (2011). *The Legacy of Pierre Bourdieu: Critical Essays*, London, Anthem Press.
- TERRAY, Emmanuel (2003). «Propos sur la violence symbolique», dans Pierre ENCREVÉ et Rose-Marie LAGRAVE (éds.), *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, p. 299-304.
- THÉVENOT, Laurent (1990). «L'action qui convient», dans Patrick PHARO et Louis QUÉRÉ (éds.), *Les formes de l'action*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, p. 39-69.
- THÉVENOT, Laurent (1992). «Un pluralisme sans relativisme? Théories et pratiques du sens de la justice», dans Joëlle AFFICHARD et Jean-Baptiste de FOUCAULD (éds.), *Justice sociale et inégalités*, Paris, Esprit, p. 221-253.
- THÉVENOT, Laurent (1998). «À l'épreuve des grands principes», *Sciences Humaines* 79, p. 20-23.
- THÉVENOT, Laurent (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.
- THOMPSON, John B. (1992). «Introduction», dans Pierre BOURDIEU, *Language and Symbolic Power*. Éd. par John B. THOMPSON, trad. par Gino RAYMOND et Matthew ADAMSON, Cambridge, Polity Press, p. 1-31.
- TURNER, Bryan S. (2007). «Justification, the City and Late Capitalism: An Extended Review of *The New Spirit of Capitalism*», *The Sociological Review* 55(2), p. 410-415.
- WACQUANT, Loïc (2002 [1993]). «De l'idéologie à la violence symbolique: culture, classe et conscience chez Marx et Bourdieu», dans Jean LOJKINE (éd.), *Les sociologues critiques du capitalisme: en hommage à Pierre Bourdieu*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. Actuel Marx Confrontation), p. 25-40.
- WAGNER, Peter (1999). «After Justification: Repertoires of Evaluation and the Sociology of Modernity», *European Journal of Social Theory* 2(3), p. 341-357.
- WAGNER, Peter (2000). «Dispute, Uncertainty and Institution in Recent French Debates», *The Journal of Political Philosophy* 2(3), p. 270-289.
- WAGNER, Peter (2010). «Critique and Crisis Reconsidered: Reflections on Luc Boltanski's *De la critique* (Paris, Gallimard, 2009)», *Archives Européennes de Sociologie / European Journal of Sociology* 51(3), p. 473-478.
- WEBER, Max (1980 [1922]). *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriß der Verstehenden Soziologie*, 5. Auflage, Tübingen, Mohr Siebeck.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1982 [1953]). *Philosophische Untersuchungen*, 3. Auflage, Frankfurt am Main, Suhrkamp.

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier deux lecteurs anonymes pour leurs commentaires utiles, perspicaces et constructifs sur une première version de cet article. En outre, ma gratitude va particulièrement à Pascal Houdart et à Cyril Lemieux pour leurs commentaires détaillés et pertinents sur une ébauche de ce manuscrit, bien que le présent texte n'engage évidemment que son auteur. Je voudrais aussi remercier Bruno Frère, Bruno Karsenti et Kate Nash pour leurs encouragements pendant toutes les étapes de sa rédaction. Je souhaite exprimer toute ma reconnaissance à William Outhwaite et à Juliette Rennes pour m'avoir aidé à clarifier et à développer les arguments qui se trouvent à la base de ce texte. Je dois enfin dire combien est grande ma dette à l'égard de Luc Boltanski, car ce travail a largement bénéficié des discussions et des échanges que j'ai eu la chance d'avoir avec lui ces dernières années.